

* * *

Adaptation de R. THÉVENIN

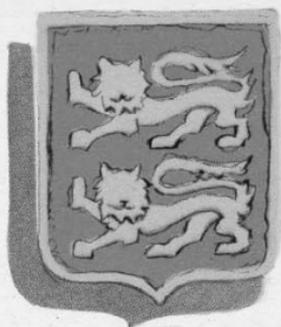
Illustrations de CALVO

ROBIN DES BOIS



ÉDITIONS G. P., 80, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

© COPYRIGHT 1948 BY ÉDITIONS G. P. PARIS



CALVO.



1

OÙ L'ON VOIT ROBIN DES BOIS EN DIFFICULTÉS
AVEC LE SHÉRIF DE NOTTINGHAM

AU XII^e siècle, la forêt de Sherwood, dans le comté de Nottingham, en Angleterre, était si vaste et si profonde qu'on la disait sans fin et hantée par des monstres tels que ce fameux

dragon de Wantley, que tout le monde connaissait bien, mais que personne ne pouvait décrire, car nul de ceux qui l'avaient rencontré n'était jamais revenu!

Ce n'était pourtant pas un dragon ni un monstre d'aucune espèce qui, ce matin-là, errait sous l'ombre des chênes centenaires, en sifflant entre ses dents un joyeux refrain. C'était un homme, un très jeune homme, d'allure fière et hardie sous son bonnet surmonté d'une longue plume de faisan et dans son justaucorps de peau de daim qui, bien qu'écorché par un long service à travers les halliers et les ronces, gardait une certaine élégance où, plutôt, bénéficiait de celle du corps svelte, souple et musclé qui en était revêtu.

L'homme portait sur l'épaule un carquois garni de flèches, au côté une épée, et à la ceinture une dague. Il tenait à la main un grand arc.

Il allait sans paraître avoir de but précis, suivant un sentier à peine tracé dans les hautes herbes, allègre et insouciant, et pourtant attentif à tout ce qui l'entourait, au chant des oiseaux, au frôlement furtif des bêtes sauvages qui s'enfuyaient à son approche, à leurs empreintes qui, aux endroits où l'herbe était plus rare, marquaient le sol.

Soudain il s'arrêta, tendit l'oreille. Une rumeur arrivait jusqu'à lui, qui ne lui semblait pas faire partie des bruits habituels de la solitude... Il écouta mieux. Il reconnut des voix humaines.

— Tiens ! murmura-t-il bientôt gaiement, on n'a pas l'air d'accord, là-bas ! Quelqu'un se fâche, à ce qu'il paraît. Allons donc voir !

Il s'avança à grands pas, fonçant à travers les fourrés, bondissant au-dessus des buissons et des souches. Il arriva bientôt à une clairière où il distingua d'abord un groupe de cavaliers, puis un homme à pied, d'humble allure, qui se tenait devant eux d'un air craintif.

— La potence ! la potence ! rugissait un des cavaliers, en menaçant le misérable. C'est tout ce que mérite ce gueux ! Vit-on jamais impudence pareille ? Chasser sur les terres du roi !

— Le roi n'est point là et le gibier trop abondant dévaste ses forêts, protesta le pauvre homme.

— Qu'ose-t-il dire ? Le roi n'est point là ?

— Non certes, Votre Grâce, notre roi guerroye à cette heure en Terre Sainte, et nul ne le remplace ici !

— Et le prince Jean, alors ? gronda le cavalier d'un ton hargneux ; n'est-ce pas lui qui règne actuellement sur l'Angleterre et à qui tu dois soumission et obéissance, tête de chien ?

— Le prince Jean est peu de chose à moins qu'il ne soit rien du tout ! déclara à ce moment une voix vibrante et claire, jaillie de la futaie... Vous faites beaucoup de bruit, messire Guy de Gisborne ! Et le silence de la forêt n'aime pas à être troublé !



La colère qui étrecignait le cavalier ainsi interpellé se changea en fureur noire. Il parut étouffer. Il se tourna sur sa selle si brusquement qu'il faillit se désarçonner et, congestionné, les yeux hors de la tête, chercha du regard l'insolent qui osait le narguer de la sorte. Il aperçut le jeune homme campé devant lui, et souriant d'un air moqueur.

— Je ne permettrai pas !.. balbutia-t-il en suffoquant... Vous autres... tous !.. sus à ce manant, et qu'on le fouaille jusqu'à ce qu'il

n'ait plus de chair sur les os !

— Chut ! dit l'inconnu, sans cesser de sourire. Ne vous dérangez point, bonnes gens, et n'approchez pas sans précautions. Il y a ici des choses qui piquent !

En disant ces mots, il avait pris dans son car-

quois une flèche et en montrait ironiquement la pointe, en la tapotant du bout du doigt.

A l'ordre de leur chef, les soldats de l'escorte avaient poussé en avant leurs chevaux. Mais devant l'attitude du jeune homme ils s'empressèrent de les retenir.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? cria Guy de Gisborne.

Un de ses compagnons s'approcha de lui, lui dit à l'oreille :

— Ne l'avez-vous point reconnu, messire ?

— Reconnu ? Veux-tu prétendre que ce rôdeur est du nombre des seigneurs que Guy de Gisborne, shérif de Nottingham, reçoit à sa table ?

— Ce n'est point un rôdeur ! C'est Sir Robin de Locksley !...

— Pour mieux dire : Robin Hood, ou, si l'on préfère, Robin des Bois ! interrompit le jeune homme, qui avait l'oreille fine et commençait à trouver qu'on s'occupait un peu trop de lui. Voulez-vous, ajouta-t-il en dégainant à demi sa dague, que je vous confirme mon identité par une signature à ma façon ? J'ai là une plume avec laquelle il me plairait d'inscrire mon paraphe par le travers de votre face, de manière que vous puissiez le relire dans les miroirs chaque fois que vous seriez tenté de l'oublier !

— Robin de Locksley ! répéta Guy de Gisborne,

avec un accent où se mêlaient la haine et la crainte. Je n'ignore pas ce nom, en effet ! Il n'est que trop fameux ! C'est celui d'un outlaw, d'un hors-la-loi, d'un Saxon enfin, qui s'est révolté contre son roi...

— Pas un mot de plus ! coupa le jeune homme d'une voix qui tomba comme un coup de hache sur un billot. Pas un mot de plus, ou je te verrouille la gorge avec cette flèche ! Apprends qu'il n'est ici d'autre roi que Richard I^{er} d'Angleterre, appelé Cœur-de-Lion parce que sa bravoure et sa loyauté sont aussi grandes que sont grandes la couardise et la duplicité de son renard de frère, le prince Jean ! Je suis fidèle au roi Richard et ma vie lui appartient. Quant à l'autre, le valet dont tu t'es fait le valet, je le méprise. Et s'il ne lui plaît pas que les pauvres gens qu'il opprime chassent sur ce domaine, moi, Robin de Locksley je les y autorise, parce que moi seul ai la garde de ces lieux, jusqu'au retour du roi !

— C'est ce que nous verrons, hurla le shérif, au comble de la rage. Les paroles que vous venez de prononcer, Locksley, nous en sommes tous témoins ! Et je puis vous jurer qu'elles seront répétées mot pour mot, dès ce soir, au prince. Vous ne tarderez pas à apprendre, alors qui, de lui ou de vous, commande ici !

Il appuya sur la bride de son cheval pour faire



— Tiens ! On n'a pas l'air d'accord, là-bas... (p. 9.)

demi-tour, car il ne se souciait pas de prolonger une discussion qui pouvait mal tourner pour sa sécurité personnelle.

Robin l'interpella :

— Gisborne !

— Qu'est-ce à dire ?

— Sais-tu, dit le jeune homme avec une insolence narquoise, sais-tu que ton nez rouge au milieu de ta face verte fait une admirable cible ? Recule de cent pas et je te parie y planter une flèche juste en plein centre !

Mais le shérif n'écoutait plus ! Entraînant d'un geste son escorte, il s'enfuyait au galop, ivre de haine et de vengeance, poursuivi d'un éclat de rire cinglant comme un coup de fouet.

Quand il eut disparu, Robin se tourna vers le pauvre diable qui avait été la cause de cette aggrada et auquel personne ne pensait plus.

— En somme, que s'est-il passé ? lui demanda-t-il.

— Mon bon seigneur, répondit l'homme, permettez d'abord que je vous rende grâce, car sans vous... Et veuillez aussi me pardonner, je vous en supplie !

— Ai-je à te pardonner ? Quel est ton crime ?

— Vous avez dit que ce domaine était sous votre garde... Or, il est vrai que j'ai osé y chasser ! Mais si vous saviez, monseigneur, combien grande est notre misère, vous auriez pitié... J'ai une femme,

des enfants, et pas même de pain à leur donner, alors...

— Ton nom ?

— Je m'appelle Gurth.

— Tu es Saxon ?

— Oui, monseigneur.

— Donc persécuté, tyrannisé, plus mal traité qu'un esclave, comme tous les tiens, comme tous les nôtres... Relève-toi bonhomme, ne crains rien de moi. Je ne suis point ton ennemi, mais au contraire ton vengeur.

— Mon vengeur ?

— As-tu comme moi, la haine de ce prince et de sa meute de barons qui ont volé le sceptre royal, souillent le trône de Sa Majesté, pillent et rongent son peuple ?

— Je les voudrais voir tous en enfer, où est leur vraie place !

— Alors, viens avec nous !

— Où cela ?

— Au fond de cette forêt, asile plus inviolable que la plus massive forteresse et où patiemment, lentement, sûrement, nous, les bannis, nous attendons l'heure de la revanche et de la justice et où nous forgeons dans l'ombre les armes qui nous permettront de les obtenir !

— Je vous suis, mon maître, ma vie est à vous !

— C'est bien !



— *Relève-toi, bonhomme, ne crains rien de moi...* (p. 16.)

Robin des Bois replaça dans son carquois la flèche qu'il avait inconsciemment gardée à la main et mit son arc en bandoulière.

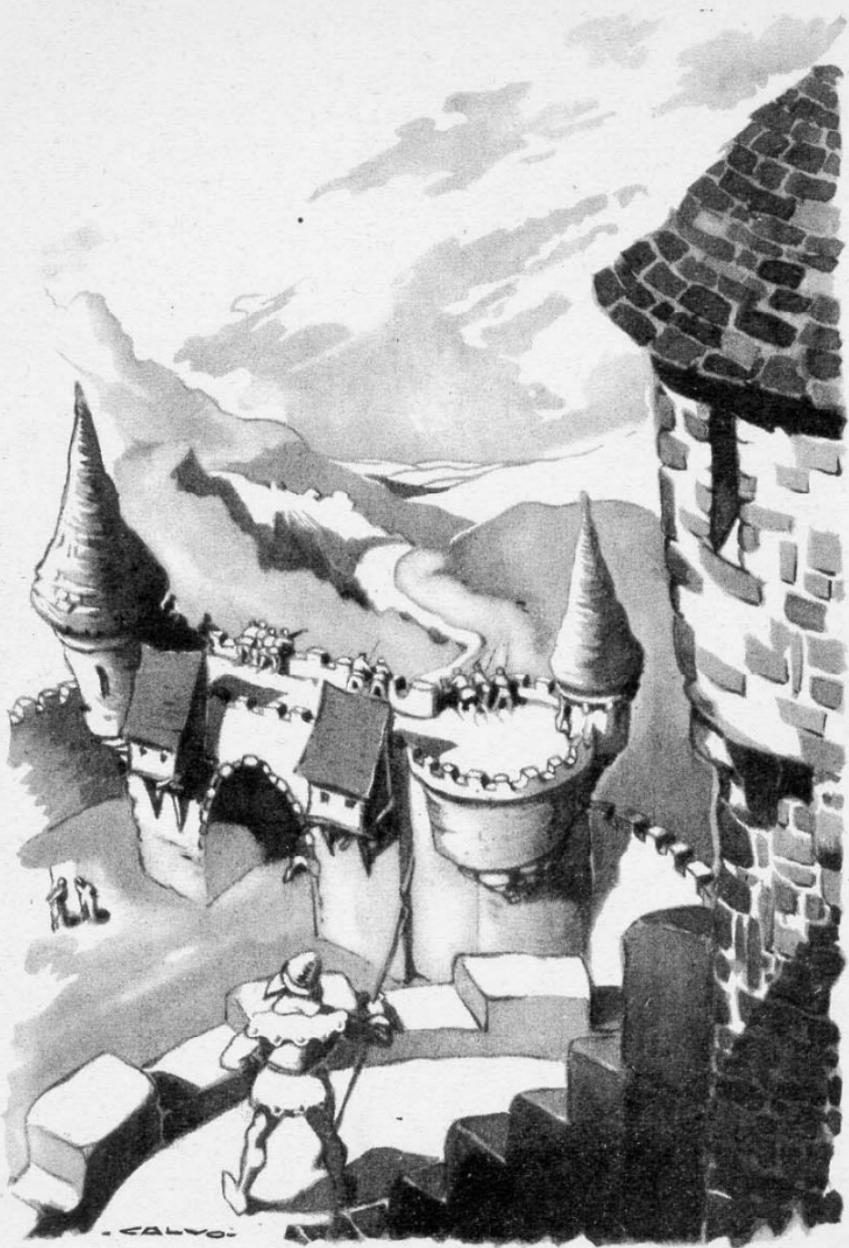
Au moment de reprendre sa route en compagnie de sa nouvelle recrue, il demanda, avec cet accent de gaieté qui était le fond de sa nature :

— A propos ? tu étais venu chercher ici de quoi manger ? où est ton gibier ?

— Je ne l'ai point ! dit piteusement le vagabond. J'étais à l'affût d'une harde de daims, quand ces hommes m'ont surpris...

— Tu étais à l'affût ? Eh bien ! nous allons nous y remettre ? Et si ton arbalète manque son but, sois certain que tu auras bonne part de venaison tout de même, car moi aussi, l'ami, j'ai l'intention, aujourd'hui, de faire bonne chasse !...







2

« ...MAIS QUELQU'UN TROUBLA LA FÊTE
PENDANT QU'ILS ÉTAIENT EN TRAIN. »

DANS la grande salle du château d'Ashby, ce nid d'oiseau de proie dont il a fait sa principale résidence parce qu'il s'y sent plus en sécurité que partout ailleurs, le prince Jean, ce soir-là, donne un festin.

La troupe des courtisans qui l'entourent paraît nombreuse. En réalité, ils ne sont qu'une minorité dans le royaume, ces barons avides et sans scrupules qui jouent en ce moment leur chance en se faisant les alliés du prince félon, parce qu'ils espèrent que le roi Richard, sur le sort duquel courent des bruits alarmants, ne reviendra jamais et que son frère Jean finira, à force d'intrigues et de ruses, par occuper à sa place le trône d'Angleterre et, qui sait ?... celui de France !

Ils sont une minorité, mais font du vacarme comme s'ils étaient une multitude.

Lourds, puissants, dans leurs manteaux aux riches fourrures, chamarrés de bijoux et d'or, ils heurtent à tout propos leurs coupes où mousse une bière épaisse, et rient aux éclats. Et leur tumulte, leur gaieté, leur insouciance, contrastent avec l'attitude des principaux personnages de l'assemblée, assis au haut bout de la longue table : le prince, d'abord, puis à sa gauche, son conseiller et plat serviteur, le shérif Gisborne et, à sa droite, la belle et gracieuse Kathryn, princesse d'Angleterre, cousine du roi.

Celle-ci serait seule dans son boudoir qu'elle ne serait pas plus silencieuse ni plus détachée de tout ce qui l'entoure.

Elle paraît ne rien voir, ne rien entendre, ou, plutôt, éprouver le plus profond dédain pour cette

tumultueuse et grossière assistance, aussi bien que pour l'hôte qui l'accueille. Elle rêve...

Et qui peut jamais savoir à quoi rêvent les jeunes filles ?

Jean, d'ailleurs, après quelques vaines tentatives, semble avoir pris son parti de cette apparente bouderie. Il a de bien plus graves préoccupations.

— Cette situation ne peut durer ! bougonne-t-il à l'oreille de son confident. Tout croule autour de nous ! Je n'ai plus d'argent. L'Angleterre, je le sens bien, ne me supporte plus et, comme une jument rétive, regimbe sous la bride et n'attend que le moment de m'envoyer à terre d'une ruade. Au-delà des mers, cela va plus mal encore. Philippe-Auguste, tout en m'accablant d'encouragements et de promesses, ne perd pas une occasion d'enrichir à nos dépens son royaume. Après la Touraine et l'Anjou, voici que sa main s'étend maintenant vers notre fief de Normandie, le plus beau joyau de notre couronne...

— N'est-ce point, Votre Altesse, dans l'intention de le reprendre au roi Richard, pour vous le donner ?

— Cornes du diable ! Tu es bien naïf, compère, si tu comptes sur cet arrangement ! En paroles, peut-être, c'est pour moi que Philippe travaille. En fait, c'est pour lui ! J'en ferais du reste autant à sa place, ou pire... N'empêche que ces riches pro-

vinces étaient pour moi des bourses toujours gonflées d'or où je n'avais qu'à puiser à pleines mains ! Et les voilà qui se ferment !

— Personne ne peut-il vous aider ?

— Tout le monde est contre moi, jusqu'au pape, qui ne veut pas me reconnaître comme successeur légitime de Richard et me considère comme un traître et un usurpateur !

— Et le roi d'Espagne ? Il est très puissant et n'aime pas la France !

— Chut ! murmure le prince en baissant la voix et en se penchant avec plus d'insistance vers le shérif. Il me reste peut-être une espérance de ce côté, en effet... Mais sa réalisation ne sera pas chose aisée !

— De quoi s'agit-il ?

— De l'arrangement d'un mariage entre le prince d'Aragon et notre belle cousine Kathryn.

— L'idée est excellente.

— Elle serait excellente, si Kathryn m'y aidait. Mais autant lui proposer une alliance avec Belzébuth ! Jamais elle n'y consentira.

— Votre Altesse a-t-elle besoin d'un consentement ?

— Eh ! nigaud, je n'en aurais pas besoin si j'étais roi ! Je n'aurais qu'à dire : je veux !

— Et vous n'aurez tout de même qu'à dire : je veux, ce qui vous donnera des airs de roi. N'avez-



— *Chut!... murmure le Prince en baissant la voix...* (p. 24.)

vous pas autour de vous assez d'alliés fidèles pour soutenir vos prétentions ?

— Je te conseille de parler ! Commence donc par te faire obéir toi-même !... A quoi me sers-tu, empoté ? Tu sais que mes caisses sont vides et tu ne fais rien pour les remplir. L'impôt ne rentre nulle part. Les paysans laissent la terre inculte, plutôt que de la faire produire pour mon service. A quoi occupes-tu tes archers et tes gendarmes, si tu ne peux rien tirer de ces gueux ?

— Qu'y puis-je, monseigneur ? Ils préfèrent crever eux-mêmes de faim plutôt que de récolter pour votre table ! Et j'ai beau garnir de leurs sales carcasses toutes les potences du comté, rien ne les fait céder !

— Imbécile ! Il est évident que si tu les pends tous, ils ne pourront plus travailler ! Il faut en laisser quelques-uns pour terminer l'ouvrage ! Ne saurais-tu les y forcer par de meilleurs moyens ?

— Nul ne fera rien d'eux, tant que ce maudit comte de Locksley tiendra le forêt de Sherwood comme une inviolable forteresse ! Il attire à lui tous les rebelles et aura bientôt à son service une puissante armée.

— Equipée de bâtons et de cailloux ! la belle affaire ! Les hallebardes, les arbalètes et les cuirasses de tes ribauds ne peuvent-elles rien contre cela ?

— Elles pourraient mieux, si elles étaient mieux soutenues, n'en déplaise à Votre Altesse !

— Qu'est-ce que tu prétends insinuer par ces mots ?

— Vous trouvez que je pends trop de monde, Monseigneur. Permettez-moi alors de ne pendre qu'un seul homme !

— Quel homme ?

— Ce Locksley, donc ! Tout ira bien ensuite, et les autres se soumettront sur l'heure !

— Ou se révolteront ! répond le prince Jean d'un air sombre et songeur... Cependant, je paierais cher en effet pour être délivré de ce démon ! Mais pour le pendre il faut le prendre ; et pour le prendre, il faut au moins un prétexte !

— Un prétexte ? Nous pouvons en trouver cent ! Hier encore, il m'a gravement insulté, bafoué, en arrachant à ma justice un gueux, pris en délit de chasse sur le domaine royal, et qui...

— Oui, oui, interrompt le prince ; tu m'as déjà rabâché quatre ou cinq fois cette histoire ! Mais je te l'ai dit : cette partie de la forêt de Sherwood est effectivement sous sa garde, de par la volonté de Richard, et, tant que je n'aurai pas la couronne de Richard sur la tête, je n'aurai même pas le droit de contrôler ses décisions... Quant aux railleries dont il t'a fouaillé, chien, elles ne comportent pas de châtimens, puisqu'elles s'adressaient à un vassal... Locksley est de haute noblesse...

— Saxonne !

— Qu'importe ? Par sa mère, il descend de



Ralph Fitz Oath, qui fut compagnon de Guillaume. Et puis Richard l'a décidé ainsi ! Et les choses ne changeront que le jour où...

Le prince n'achève pas sa pensée. Mais il frappe brutalement la table du poing et une rage sourde crispe son visage cruel.

Guy de Gisborne sent qu'il faut profiter des circonstances. Il insiste :

— Le comte de Locksley n'a pas insulté que moi-même. Il a prononcé contre Votre Altesse des paroles qui...

— Qui n'ont eu que toi et tes vide-gamelles pour témoins. C'est insuffisant !... Ce qu'il faudrait c'est que ce Robin des Bois, comme on l'appelle, répétât ses insolences, en ma présence ou devant quelques-uns de mes barons ! Mais il s'en gardera bien. Et je ne vois guère qu'un moyen de venir à bout de lui. C'est de le prendre en état de rébellion ouverte, à la tête de ses déguenillés, en quelque région de la forêt qui ne soit point sous sa dépendance, mais sous la tienne. N'en est-il aucune dans ces conditions ?

— Si fait, Monseigneur ! Vous m'avez donné droit de libre justice dans toute la vallée de Barnsdale et les villages qui en dépendent.

— Eh bien ! tâche de l'attirer là et de l'y provoquer... Je te promets alors mon aide, y compris la fourniture de la corde que tu lui passeras, sur mon ordre, autour du cou !

— J'en remercie profondément Votre Altesse, réplique Gisborne, avec un accent dépité. Mais autant me promettre le grain de sel qu'il suffit, dit le dicton, de mettre sur la queue d'un oiseau pour l'attraper ! Je ne m'imagine pas plus Robin des Bois s'égarant volontairement dans une embuscade, que je ne l'imagine venant ici ce soir s'asseoir à votre table et trinquer avec vous.

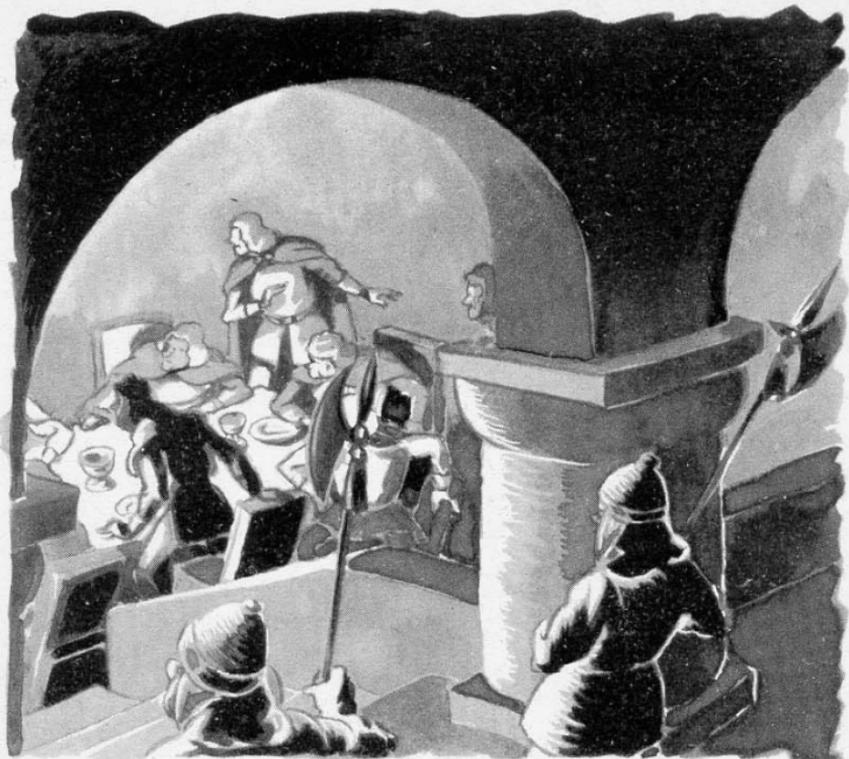
Le shérif n'a pas fini de prononcer ces paroles qu'un écrasant silence s'abat sur la salle, comme si hôtes, convives et serviteurs avaient été changés en statues.

Et c'est bien d'un regard de statue, vide d'expression, de pensée, de jugement et de sens, que le prince Jean et Guy de Gisborne fixent la porte centrale dont les deux battants viennent de s'ouvrir pour laisser le passage à un nouveau venu :

... Robin des Bois...







3

OÙ L'ÉTIQUETTE DES COURS ET L'ORDONNANCE
DES TABLES SONT EN MÊME TEMPS BOULEVERSÉES

SVELTE comme un page dans sa tunique de daim, malicieux comme un lutin sous son chapeau à plumes, Robin se campe sur le seuil où les gardes de service, pétrifiés, lui présentent

les armes, adresse au prince, d'un geste de main, un bonsoir désinvolte ; puis se découvrant jusqu'à terre, il s'incline très bas devant la princesse Kathryn, que l'on voit alors sourire pour la première fois de la soirée.

Ce petit jeu de scène a duré suffisamment pour laisser au prince Jean le temps de se reprendre. Il murmure à son acolyte, qui retrouve avec peine son souffle :

— Attention à nous ; jouons serré ! L'audace est grande, et l'insolence pire. Mais nous en pouvons tirer parti. Tenons-nous bien !

— Comte de Locksley ! reprend-il à voix haute, quelle que soit la raison qui vous amène, soyez le bienvenu parmi nous, et daignez prendre place à notre table !

Il fait signe aux écuyers de placer un couvert, de pousser un siège en face de lui et invite Robin à s'y asseoir.

— La raison qui m'amène ? répète celui-ci en s'installant à son aise ; elle est des plus simples, Messire ! Je viens aux nouvelles, à moins que je n'en apporte : le bruit court avec persistance que Sa Majesté notre roi, jeté par une tempête sur la côte dalmate alors qu'il s'en revenait prendre possession de son royaume, aurait été fait prisonnier par le duc d'Autriche. En dois-je croire mes oreilles ?

— Que savez-vous de précis là-dessus ? demande avec méfiance le prince Jean.

— On m'a dit que notre glorieux roi, abandonné de ses alliés, malgré l'éclatante victoire qu'il a remportée à Asor, où furent défaits cent mille Infidèles, avait résolu de revenir en Angleterre, pour y reprendre sa place légitime...

Malgré l'accent appuyé sur ce dernier mot, le prince ne sourcille pas. Robin continue :

— Il s'est donc embarqué à Saint-Jean-d'Acre, que les païens appellent Ptolémaïs. Mais c'est au cours de ce voyage de retour que les vents contraires auraient dérouté son navire alors qu'il entrait dans l'Adriatique pour cingler sur Venise et l'auraient mis en perdition, quelque part du côté de Raguse... Est-ce vrai ?

Jean ne répond que par un geste évasif. Il ne veut pas se compromettre.

— Avez-vous d'autres détails, demande-t-il ?

— On assure que le roi Richard, avec quelques compagnons arrachés au naufrage, aurait tenté de se mettre en marche vers le nord. Mais, bientôt reconnu, il n'aurait eu d'autre recours que de se fier à la courtoisie du duc Léopold. Confiance mal placée, puisqu'au mépris de toute loyauté le duc, loin de lui donner accueil, l'aurait fait jeter en prison !

— En prison ? En êtes-vous certain, Monsieur de Locksley ?

— Du moins le bruit court que Sa Majesté est enfermée à Durenstein, près de Krems !

— D'où tenez-vous tous ces détails ? interroge Jean, avec une surprise qui n'est pas feinte.

— J'ai des amis un peu partout de par le monde ! réplique Robin d'un air détaché. En outre, le roi Richard, n'importe où il sera, trouvera toujours auprès de lui des amis fidèles, prêts à sacrifier leur vie pour le servir... Vous avez entendu parler, je suppose, de Blondel, ce pauvre trouvère qui s'est attaché au roi comme un chien à son maître et l'a suivi en tous lieux ?

— Heu ?... peut-être...

— Eh bien ! Blondel, séparé du roi, s'est juré de le retrouver quand même. Et il faut croire qu'il y a réussi, puisque c'est par lui qu'on a connu l'emplacement de la forteresse qui a aujourd'hui l'honneur de retenir le plus illustre des prisonniers.

— Vous êtes donc en relations avec ce Blondel ?

— Indirectement, oui !... Je vous le répète, j'ai beaucoup d'amis !

Le prince Jean demeure un moment silencieux, Ces révélations le troublent. Il s'aperçoit que, sur les sujets qui l'intéressent le plus lui-même, le comte de Locksley en sait plus que lui. Car, averti de la capture du roi, il n'a pu connaître encore où celui-ci a été enfermé, malgré l'activité de ses services d'espionnage. Il enrage de voir qu'en dépit



Les deux battants viennent de s'ouvrir... (p. 31.)

de l'argent qu'il prodigue à ses mouchards, il n'a à ses ordres qu'une valetaille avide, tandis que cet aventurier peut à tout moment compter sur le dévouement de gueux pareils à lui, qui ne le servent que pour l'honneur et le plaisir.

Cependant, quelque chose le console dans ce qu'il vient d'apprendre. C'est que Richard est bien prisonnier, comme le lui avaient laissé espérer de très vagues rumeurs. Le féroce duc d'Autriche, blessé dans son orgueil par le mépris que lui a témoigné le roi au cours de la croisade, le tient et ne le relâchera pas de sitôt !

Robin des Bois observe en silence et lit ces pensées contradictoires dans l'esprit troublé de son adversaire. Il devine en même temps que Gisborne n'est pas non plus à son aise, car c'est lui qui aurait dû fournir à son maître toutes ces indications !

Il demande enfin, négligemment :

— Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? C'est ce que j'étais venu savoir.

— Ces nouvelles sont, hélas, confirmées, répond le prince Jean, en prenant un air faussement apitoyé. Vous m'en voyez désolé, Locksley !

— Cette désolation, je le vois, est unanime, observe le jeune homme en promenant son regard ironique sur les visages des convives, congestionnés de beuverie et de ripaille ; mais, à en juger par l'animation de ce festin, je pense que vous n'avez

pas perdu toute espérance ! Sans doute préparez-vous une expédition pour délivrer le roi ?

— Il ne peut être question de déclarer la guerre au duc Léopold !

— Je devine ! Vous allez payer rançon ! Elle est sans doute élevée. On m'a parlé de 250.000 marcs d'argent. Mais vous ne devez pas être embarrassé pour réunir la somme ; ou plutôt vous l'avez déjà dans vos coffres, depuis le temps que votre dévoué Gisborne pressure le pays !

— Me demandez-vous des comptes ? s'écrie Jean, dont l'impatience monte et qui commence à ne pouvoir se contenir.

— Je m'en garderais bien ! répond Robin avec un aimable sourire. J'ai trop de confiance en votre habileté et en celle de votre pourvoyeur. Je constate seulement ce que je vois, et je vois que vous avez de l'or à n'en savoir que faire, puisque le surplus vous sert à remplir tous ces ventres qui éclatent de graisse ! Il est dommage que le peuple anglais n'en profite pas !

— Entendez-vous, mylords ? s'écrie le prince en simulant une gaieté qu'il n'éprouve pas le moins du monde ; vous êtes Turcs ou Nègres, je suppose, car, à en croire Locksley, aucun Anglais n'est présent dans cette salle ! Voilà qui est plaisant et nouveau !

Une rumeur court dans l'assemblée où les barons se mettent à grogner comme des dogues à l'attache,

à la grande satisfaction du prince, heureux de laisser à d'autres la responsabilité d'une querelle qu'il sent venir. Il pousse du coude Gisborne pour l'engager à répondre. Mais celui-ci n'a pas besoin d'encouragement ; sa haine se réveille.

— Les paroles du comte de Locksley, dit-il d'une voix fielleuse, ont certainement dépassé sa pensée. Pour en effacer l'effet, il nous fera la grâce de lever avec nous son verre en l'honneur des seigneurs normands qui nous entourent.

— Ils sont bien nombreux ! reprend Robin en faisant la moue ; et trinquer avec chacun d'eux nous ferait vider les pots jusqu'à l'aurore ! Permettez-moi de ne boire qu'à un seul, choisi entre tous !

— La proposition est correcte, approuve le prince Jean, surpris de voir Robin accepter un compromis. Mylords, agréez donc cet hommage ! A qui vont vos vœux, Locksley ?

Le jeune homme s'est levé. Il tend sa coupe qu'un échanton vient de remplir.

— Messires, proclame-t-il, à la santé du roi Richard et à son prompt retour dans son royaume pour qu'il y reprenne son trône et que nous l'aidions à en chasser les ennemis !

A demi-ivres, plusieurs des convives ne comprennent pas bien le sens des paroles qu'ils viennent d'entendre et, puisqu'il ne s'agit que de boire,

acclament l'orateur et vident leur coupe d'un trait. Mais le prince Jean, qui a blêmi, repose la sienne. Et Gisborne grince :

— Le trône n'a ici que des défenseurs et, à leur tête, est notre Maître respecté. Lui seul représente à cette heure la royauté légitime. C'est en son honneur qu'il faut boire, comte de Locksley ; dites avec moi : Vive son Altesse Royale le prince Jean !

— Vive le prince Jean ! répètent cette fois, d'un cri unanime, les barons.

Mais Robin tient toujours son hanap levé et demeure impassible. Puis, quand la clameur s'est éteinte, il se tourne très calme vers la princesse Kathryn qui a suivi tout ce débat avec une grandissante émotion.

— Je ne connais à Richard Cœur-de-Lion qu'un éventuel successeur légitime, déclare-t-il, d'une voix froide et coupante comme un glaive. C'est le dernier descendant de ceux qui étaient nos rois avant la conquête. Je bois, Madame, à la gloire, à la prospérité et au prochain bonheur de Sa Grâce le duc Athelstane !

La jeune fille n'a pas le temps de remercier d'un reconnaissant sourire l'allusion qui vient d'être faite à celui dont la pensée ne l'a pas quittée un instant. Et Robin n'a pas le temps de la remercier de ce sourire...

Car Jean, incapable de se maîtriser plus long-



temps, tremble de fureur. Et Gisborne, sentant monter un orage qui va éclater sur sa tête s'il n'intervient pas, s'empresse de s'écrier :

— Ces paroles sont une insulte à notre prince!... J'ordonne qu'on s'empare de cet homme et qu'il reçoive sur l'heure le châtiement qu'il a mérité!

L'apostrophe du shérif se termine par une sorte de râle graillonnant, comme s'il s'étranglait. C'est qu'il vient de recevoir en pleine face, tandis qu'il avait la bouche grande ouverte, le plein contenu de la coupe de Robin!

Nul ne songe à le reconforter! Une huée formidable monte jusqu'aux solives, fait vibrer les murailles, et la meute des barons se jette sur l'insolent provocateur, en hurlant la vengeance et la tuerie... Cent mains forcenées se lèvent sur lui, vont le saisir...

Mais avec un bruit de foudre, dans un tintamarre de vaisselle brisée, la table du festin s'écroule, for-

mant une barrière soudaine où culbutent les premiers assaillants, tandis que les autres, effarés, titubant de leurs libations trop nombreuses, ne sachant pas exactement ce qui se passe, viennent se jeter à leur tour sur l'obstacle, s'empêtrent dans les nappes, roulent par-dessus leurs compagnons renversés, complètent l'inextricable désordre en poussant des cris de porcs qu'on égorge. Les flambeaux abattus s'éteignent, ou bien mettent ça et là le feu aux tapis, aux tentures. En un instant un vent de furieuse folie semble souffler sur l'assemblée en délire qui se vautre, rampe et se débat au milieu des débris du festin, tandis qu'à l'écart, Jean, vert de haine concentrée, et Kathryn amusée et railleuse, assistent en spectateurs à cette scène infernale et que Gisborne, à peine remis de l'affront dont son visage et ses vêtements ruissellent encore, lance à tous les échos, de sa voix suraiguë :

— Saisissez-le ! saisissez-le ! Et ramenez-le ici, mort ou vif !

Mais Robin n'a pas attendu, pour profiter de l'avantage que lui procure son audacieuse manœuvre.

Plus souple et plus rapide qu'un chevreuil talonné par une bande de loups, il n'a fait qu'un bond jusqu'à la porte, a foncé, les poings tendus, sur les factionnaires qui la gardent, les a renversés avant qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrive. Puis, courant d'un trait jusqu'à la poterne,

où les sentinelles de service commencent à s'émouvoir du tumulte qui s'élève dans le château, il achève de les ahurir en leur lançant cette consigne alarmante :

— Six hommes avec moi, en armes, au plus vite !... Les autres, bas la herse, haut le pont-levis ! Si quelqu'un sort du château, vous en répondez sur votre tête... Ordre du prince Jean !

Etourdis, stupéfiés, les soldats obéissent sans demander explication. Les portes sont précipitamment refermées, et ce n'est pas de sitôt qu'elles seront rouvertes ! Entraînant son escouade, Robin poursuit sa course vertigineuse, escalade l'enceinte intérieure, dégringole la rampe crénelée avec l'élan d'un rocher qui roule sur un chemin d'avalanche, traverse comme la foudre la barbacane, bondit au-dessus du pont des douves, franchit les lices, défonce d'un coup de pied le battant de la porte de barrière, place çà et là un planton en l'accablant de recommandations contradictoires qui achèvent de le consterner, abandonne enfin le dernier à son sort près du bastion hors les murs, en l'adjurant d'assommer le premier qu'il verra mettre le nez dehors, quel qu'il soit... Et, libre enfin, plus heureux qu'un écolier qui vient de réussir la meilleure des farces, il s'en va d'un pas léger sur la route de Sherwood, la chanson aux lèvres, le rire aux yeux, la joie au cœur !



.CALVO.



4

DANS LEQUEL GISBORNE IMAGINE, AVEC
UNE SUBTILITÉ DONT IL SE FLATTE,
LE PIÈGE INSIDIEUX OU DOIT TOMBER SON ENNEMI

DE Sheffield à Nottingham, de Stafford à
Leicester, l'affront infligé par Robin des
Bois aux deux personnages les plus détestés
du royaume fut bientôt colporté de bouche en bouche,

et pendant plusieurs jours fournit l'unique sujet des conversations du menu peuple et le plus actif stimulant de sa franche gaieté.

Seules, les deux victimes de cette insolente plaisanterie et les seigneurs de leur entourage n'avaient aucune envie de rire. Déjà bilieux et hargneux en temps normal, le prince Jean se sentait devenir enragé, mais d'une rage froide, contenue, qui le rongait en dedans et le torturait d'autant plus qu'il lui fallait employer tous ses efforts à ne pas la laisser paraître. Il ne s'en soulageait que lorsqu'il se trouvait seul avec Guy de Gisborne et laissait retomber le trop plein de sa fureur concentrée sur le shérif.

Celui-ci était devenu pareil à un bœuf harcelé par les mouches, courant de tous côtés sans raison ni but, les yeux hors de la tête et le souffle oppressé, en marmonnant, à l'adresse d'on ne sait qui, on ne sait quelles menaces, qui parvenaient à l'oreille de ses gendarmes sous la forme incompréhensible d'un mugissement sourd.

Parfois son exaspération était si grande qu'il osait tenir tête à son maître, se quereller avec lui.

— Vous vous plaignez de n'être pas servi, déclara-t-il un jour, mais vous agissez comme si votre plus secret désir était d'empêcher que l'on vous serve ! Je vous l'ai dit, Monseigneur, et je ne crains pas de le redire : si vous souteniez mieux ceux

qui ne travaillent que pour vous, si vous leur donniez pleins pouvoirs, sans restrictions d'aucune sorte, si vous mettiez entre leurs mains tous les moyens d'action dont ils ont besoin dans leur difficile tâche, il y a longtemps que les reproches que vous nous adressez n'auraient plus d'objet !

— M'expliqueras-tu ce que signifie ce verbiage ? demanda le prince Jean, qui, par hasard, se montrait d'humeur un peu moins hargneuse que de coutume.

— Il signifie que, si je vous connaissais moins et n'éprouvais pour votre Altesse le respect justifié que je lui dois, il m'arriverait de penser que ce démon de Locksley vous inspire quelque crainte...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je vous prie de croire que ce n'est point mon sentiment véritable ! répliqua vivement le shérif. Mais les apparences...

— Les apparences ?

— Enfin, l'autre soir encore, avant ce damné banquet, ne m'avez-vous pas assuré que Locksley était inattaquable, judiciairement parlant, dans le comté de Nottingham, ou tout au moins dans la ville ?

— Je te l'assure à nouveau si tu y tiens !

— Eh bien ! moi, j'ose vous contredire ! La loi est la loi ! ce qui signifie qu'elle est votre bon vouloir ! Votre Altesse n'a qu'à faire proclamer un édit

où serait mise à prix la tête de l'outlaw, et je me charge du reste ! L'attentat, car c'est un véritable attentat qu'il a perpétré contre vous, au cours de cette nuit fatale, a suscité un fait nouveau qui le démontre coupable sans contestation possible. Ne pas l'en punir c'est s'en avouer incapable ! Et...

— Et en être réellement incapable, qu'est-ce que c'est, face d'âne ?

— Pourquoi ne pourrait-on pas l'atteindre ?

— A Nottingham tout le monde s'insurgerait si l'on levait la main sur lui !

— Non pas, s'il commettait un délit public ! Et l'on peut l'y inciter par ruse, en s'aidant de complices, qu'on finit toujours par trouver, à condition d'y mettre le prix.

— Tu préjuges de la vénalité des autres d'après la tienne ?

— D'après mon expérience de policier, répliqua le shérif avec un plat sourire. Offrez une prime, qui en vaille la peine, à qui vous livrera le démon, et je serai fort étonné...

— Si la provocation ne se retourne pas contre nous ! acheva le prince Jean.

Mais Gisborne tenait à son idée. Il insista :

— Je prends la responsabilité sur moi seul ! Au lieu de signer, selon l'usage, l'édit de votre nom, je ne le signerai que du mien !

— Il perdra alors toute valeur !



— C'est à voir, car je n'y ferai point que des promesses. Il s'y trouvera aussi des menaces !

— Les unes et les autres auront le même effet : nul !

— L'expérience seule le prouvera. Plaît-il à Votre Altesse de me la laisser tenter ?

— Fais donc ce que tu veux ! consentit enfin

Jean, avec un geste excédé. Mais je t'avertis que si l'affaire tourne mal, je te désavoue !

— Je m'y attends ! En revanche si je réussis, vous voudrez bien reconnaître mes efforts...

— Par un bon pourboire ! Je m'y attendais aussi ! riposta le prince d'un ton méprisant ; soit ! tu l'auras !... Pour ce qu'il me coûte de te le promettre !

Sans s'offenser du sarcasme, le shérif s'inclina bien bas, prit la main de son maître, y posa les lèvres, et se retira enfin, après une dernière révérence au moment de passer le seuil.

Une semaine plus tard, des affiches prudemment placardées pendant la nuit attiraient et retenaient autour d'elles des groupes agités, dans les rues de Nottingham.

Elles faisaient appel au loyalisme des habitants. Elles les prenaient à témoins d'une offense qui avait été faite au roi Richard, en la personne de son représentant légitime, qui cependant, dans sa magnanimité, avait daigné laisser libre le coupable, bien qu'il fût déjà un hors-la-loi pour faits de lèse-majesté !

Cette clémence montrait assez le dédain du prince pour un si chétif adversaire. Mais la Justice du peuple refuserait de la sanctionner. Les honnêtes citoyens, indignés à la fin de tant d'affronts impunis, ne voudraient pas continuer de s'en rendre indirectement complices en n'en réclamant pas le châtiment. Des démarches, — le shérif en pouvait témoigner —

avaient été déjà tentées auprès de lui-même en ce sens. Il voulait s'associer au désir qu'elles exprimaient. Il consentait à se dévouer pour obtenir l'arrestation du criminel et son jugement. Il se tenait à la disposition de tous ceux qui n'attendaient qu'une occasion de livrer l'outlaw Robin de Locksley aux mains de l'autorité, ou de faciliter la tâche de cette autorité en aidant à sa capture. Si une opération de ce genre comportait des risques, ils seraient largement compensés et récompensés.

Enfin, outre les avantages matériels et moraux qui résulteraient de l'accomplissement d'un si noble devoir, les habitants de Nottingham et des districts voisins y trouveraient encore un profit inestimable. Car, dans la douloureuse obligation d'atteindre, en même temps que lui, les complices du traître, le shérif se voyait contraint, à son plus profond regret, de supprimer, dès la proclamation du présent édit, tout ravitaillement de la cité, sous quelque forme qu'il fût, en même temps qu'il se trouvait dans l'inexprimable désolation de fermer, jusqu'à nouvel ordre, tous les magasins, boutiques, échoppes, dépôts, débits, auberges, tavernes et assimilés où se faisait commerce de marchandises comestibles, quelles qu'elles fussent, sous peine d'amende et d'emprisonnement en cas de contravention, et, en cas de récidive, de pilori, d'estrapade et, finalement, de gibet !

Si, pour juger de l'effet de sa rhétorique, Guy de

Gisborne avait aposté des témoins aux endroits où elle s'affichait, ceux-ci durent être rapidement et clairement renseignés sur les sentiments du public.

Ce ne fut même pas de l'indignation. Le prétendu dédain dont il avait attribué au prince l'expression en face d'un « chétif adversaire » se manifestait ici dans toute sa réalité et lui faisait d'emblée comprendre à quel point on le jugeait lui-même impuissant et méprisable.

Non seulement personne ne songeait à trahir Robin-des-Bois, mais les menaces dont le shérif espérait effrayer la population la laissaient parfaitement indifférente. Bien mieux, elles excitaient son rire et ses plaisanteries et, en peu d'instant, les affiches se couvrirent d'inscriptions et de caricatures qui ne laissaient aucun doute à cet égard, et dont les sarcasmes, à travers le valet, atteignaient le maître, car nul ne se faisait d'illusions sur le consentement qu'avait, pour le moins, accordé le prince à la rédaction de ce burlesque factum !

Mais Gisborne avait engagé l'action et prétendait désormais la mener jusqu'à la victoire !

Profondément vexé par les rapports qu'on lui faisait sur les résultats de sa proclamation, il décida aussitôt d'en appliquer les articles dans leur rigueur. Et, mobilisant sa police, dispersant dans toutes les directions ses argousins et ses sbires, il leur donna les ordres les plus sévères pour que ses décisions fussent exécutées, sans faiblesse ni retard.



Deux jours après il aurait été impossible de trouver un seul morceau de viande, fût-elle de chien ou de rat, dans tout Nottingham ou ses faubourgs. Malgré la dérision où l'on tenait le shérif on le savait têtue et féroce. Tout l'or du monde n'aurait pas fait livrer Robin ! « J'aimerais mieux être tuée que de ne pas tout faire pour qu'il vive ! » avait dit une vieille femme, résumant la pensée de tous. Mais personne ne voulait être pendu pour avoir contrevenu à une ordonnance de police. Il y avait là une nuance qu'avait saisie Gisborne et dont il comptait bien profiter !

Ce furent des jours de sérieuse gêne.

Malgré toute la vigilance, toutes les ruses, toute l'activité des gens de police, il était évidemment impossible d'instaurer la famine complète dans la ville. Mais, à son défaut, la faim y régnait avec une cruelle intensité et était la cause de bien des souffrances, surtout parmi les pauvres gens qui n'avaient pas le loisir de s'exiler, longtemps et loin, hors de la

cité martyr, ni les moyens d'y trouver à prix d'or d'insuffisantes compensations.

Gisborne triomphait.

Du moins, il essayait de se persuader de son triomphe et d'en convaincre le prince Jean. Mais celui-ci écoutait d'une oreille distraite les rapports quotidiens de son méprisable acolyte, et ne lui accordait chaque fois qu'une réponse, toujours la même :

— Oui, mais dans tout cela : Locksley ?...

Irrité, le shérif essayait de discuter :

— Daignez au moins reconnaître, prince, grommelait-il, que le comte de Locksley nous laisse en paix ! Il se cache. On ne sait même pas ce qu'il est devenu. C'est un résultat ! Nous le tiendrions sous clef qu'il ne serait pas plus tranquille. Au fond, n'est-ce pas ce que vous souhaitiez en refusant de vous attaquer directement à lui ? Vous ne le persécutez pas. Il ne vous persécute plus. Tout n'est-il pas ainsi pour le mieux ?

Le prince accueillait d'un haussement d'épaules ces arguments spécieux et Gisborne se rendait bien compte lui-même de leur peu de valeur. Ce n'était pas la première fois que le silence se faisait autour de Robin des Bois et de sa renommée. Mais généralement, plus les accalmies se prolongeaient, plus leur réveil était terrible...

Et celle-ci commençait à devenir inquiétante ! Elle devait cesser d'une manière inattendue.



.CALVO.

Il n'a fait qu'un bond jusqu'à la porte... (p. 44.)



3

OÙ LE SHÉRIF COMMENCE PAR SE FROTTER LES MAINS
EN SE CROYANT VAINQUEUR ET FINIT PAR SE FROTTER
LES YEUX EN SE DEMANDANT S'IL RÊVE

DEPUIS quelque temps le shérif éprouvait une surprise mélangée d'une vague inquiétude. Il s'était fait un malin plaisir d'assister à la déchéance progressive de la population de Nottingham.

Il détestait ces gens qu'il n'avait pu plier à l'obéissance malgré toutes les tracasseries dont il les avait accablés et qui le narguaient en dépit des efforts qu'il déployait pour se rendre terrible. Il ne cachait pas son désir de les voir crever comme des chiens et pensait obtenir, avant peu, cette satisfaction, grâce aux efficaces mesures qu'il avait prises.

Or, il devait bien se l'avouer : personne ne maigrissait dans la ville. Des miséreux aux bourgeois aisés, des enfants aux vieillards, tout le monde avait bonne mine. Et le plus étrange était que ceux qui, en temps normal, étaient les premiers atteints par les privations, semblaient aujourd'hui les mieux dispos ! On ne rencontrait partout que mines réjouies et physionomies satisfaites, joues rondes et panses pleines, sans compter on ne sait quels sarcastiques sourires à l'adresse du shérif quand on le voyait rôder, flairant ses victimes... Il y avait un mystère là-dessous !

Tout finit par se savoir !... Un soir que Gisborne rongeaient en silence son frein, tandis qu'il déambulait dans les rues, absorbé dans ses pensées de vengeance, un homme l'aborda.

Un petit homme d'aspect bizarre qui, à la taille près, dont les proportions étaient normales, évoquait un nain des Contes de Fées, maigre, futé et guilleret, avec des bras trop longs et des jambes trop courtes et cagneuses ; un nez pointu terminait, en bec d'oiseau, sa face menue aux yeux en vrille, fureteurs et

brillants. Il était pauvrement vêtu d'un justaucorps collant, aux couleurs fanées, et son mauvais bonnet de feutre semblait, comme ses cheveux jaunes, avoir été délavé par d'interminables pluies.

Il y porta la main d'un geste assez désinvolte et, sans autre préambule, demanda :

— La prime à qui livrera Robin de Locksley tient-elle toujours, Sir ?

Gisborne tressaillit. La question était aussi émouvante qu'inattendue. Il se domina cependant et interrogea, de sa voix brutale et mauvaise :

— D'abord qui es-tu, drôle ?

— Mon nom est Little John, répondit sans se troubler le bonhomme. Mais cela ne vous apprend rien. Je suis un modeste artisan, respectueux des lois et ennemi de ceux qui les violent, parce que je suis ami de la paix qui, seule, me permet d'exercer ma petite industrie. Les temps présents, qui sont agités, me sont donc peu favorables. Or, il se trouve qu'en lisant les édits signés de votre auguste main, Sir, j'y ai découvert le moyen de rétablir à la fois ma fortune compromise et la tranquillité du royaume. Ce n'est point un médiocre résultat et j'ai la conviction que votre esprit d'équité bien connu le saura apprécier à sa valeur.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton modeste et ingénu, commel'attitude du personnage. Mais Gisborne, toujours méfiant, restait sur ses gardes. Il demanda :

— Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Comment sais-tu qui je suis ?

— J'ai eu tant de fois le plaisir de vous voir présider à la mise au gibet de quelque pauvre di... je veux dire de quelque calamiteux chenapan, que je reconnaîtrais votre noble visage d'ici Sheffield. Et si je m'adresse à vous à cet effet, Sir, c'est parce que vous êtes le seul et unique dispensateur de la prime, et qu'il vous sera aussi agréable de me la donner qu'à moi de la recevoir.

— Se pourrait-il que tu l'aies vraiment méritée ? demanda le shérif, frissonnant d'une espérance à laquelle il n'osait encore entièrement s'abandonner.

— Vous n'êtes obligé de le croire que lorsque vous en aurez la preuve.

— Tu prétends pouvoir me livrer, sans défense, Robin de Locksley ?

— Comprenons-nous bien, Sir, et pour cela mettons de l'ordre dans nos propos. En premier lieu, il est parfaitement exact que, pour rendre plus nette, sans doute, la perspicacité des gens de Nottingham et les stimuler dans leur zèle, vous avez eu la bonté de les mettre à la diète, comme faucons à l'affaîtage, quand on les veut rendre âpres au leurre...

— Cela n'est pas en question ! Nous n'avons pour le moment affaire que de Locksley ! s'écria Gisborne impatienté.

— Et si quelqu'un, continua Little John sans



s'émouvoir, transgresse vos ordres en cette circonstance et ouvre boutique de mangeaille, de viande surtout, c'est crime à vos yeux !

— Evidemment ! mais...

— Eh bien, Sir ! ne serait-il pas digne de vos largesses celui qui vous montrera Robin de Locksley en personne, en train de commettre ce crime, au total mépris de vos lois et de ses représentants ?

— Serais-tu capable de me fournir une telle preuve ?

— Il ne vous suffit que de payer pour le savoir !

— Me crois-tu si naïf ? Je paierai quand je l'aurai vu !

— C'est ainsi que je l'entends ! Toutefois, comme

mon humble personne m'est chère et que l'action où je l'engage peut m'attirer des représailles, je vous serais très reconnaissant, Sir, de m'octroyer ma récompense dès l'instant où je vous aurai mis en présence du... du délinquant, de façon que je puisse me dérober au plus vite, sans qu'il me voie, le reste ne me regardant point !

— Sois tranquille, ricana Gisborne ; le délinquant, comme tu l'appelles, ne sera plus dangereux pour personne, lorsque je le tiendrai !

— Je n'en doute pas ! cependant s'il vous plaît que nous soyons d'accord...

— C'est bon ! c'est bon !... crois-tu que j'aie sur moi la somme promise ?

— Il me suffirait d'un papier ordonnant, à ceux qui la détiennent, de me la remettre sur l'heure !

— Soit ! accepta en grommelant le shérif, qui maintenant bouillait d'impatience. Conduis-moi donc, maraud !... ou plutôt, d'abord, suis-moi !

Il entraîna le petit homme avec une hâte fiévreuse. Peu de temps après, il pénétrait dans le corps de garde où étaient assemblés les soldats du guet, donnait çà et là de rapides instructions, prenait sous son commandement deux compagnies en armes et, revenant à Little John, qui l'avait attendu avec patience sur le seuil :

— En route ! lui cria-t-il. Et si tu nous as trompés, gare à ta peau !

Toute la troupe se mit en marche.

Contrairement à ce qu'avait prévu Gisborne, c'était vers le centre de la ville qu'on se dirigeait.

Le comte de Locksley avait-il reçu asile dans quelque maison où il se croyait caché et où l'appât du gain l'avait fait attirer par des traîtres ? Il serait alors relativement facile de s'emparer de lui. En revanche une arrestation sur la voie publique offrirait des inconvénients. Mais on était en force...

Cependant, on avançait toujours et la circulation des citoyens, rare au début, devenait de plus en plus active. Détail singulier, la plupart d'entre eux semblaient se diriger vers le même point.

— Attention, nous approchons, dit Little John, qui, plus que jamais, ressemblait à un lutin, trotinant et sautillant à la tête du cortège.

— C'est là, annonça-t-il en débouchant sur la place centrale. Regardez, là-bas, devant vous !

Gisborne leva les yeux dans la direction indiquée...

Et soudain la stupeur le rendit muet.

Au seuil d'une vaste échoppe dont les auvents avaient été largement ouverts, pendaient des corps de bêtes de boucherie, en séries telles qu'on n'en avait jamais vu encore à Nottingham, même aux jours des plus grandes fêtes, à Noël, à Pâques, aux anniversaires de la bataille d'Hastings !

Sous cette espèce de mur de chair, d'autres

pièces de viande étaient disposées sur un étal, où un homme les découpait sans prendre un instant de répit, séparait un gigot, détachait un bifteck, tranchait un filet, détaillait des côtelettes, désarticulait une éclanche et, à tour de rôle, enveloppait le morceau qu'il venait de parer, le remettait avec un sourire à la première des ménagères rangées en longues files devant son seuil, prenait, avec un autre sourire, la commande de la suivante, se remettait à la besogne, la recommençait sans fin...

Cet homme, ce boucher, galant et alerte, n'était autre que le comte de Locksley !

Détail particulier : aux deux murs d'angle de l'échoppe, deux larges placards de parchemin s'étaient bien en vue : une double copie de l'édit du shérif.

— Eh bien ! dit Little John, je ne vous ai pas trompé. C'est bien celui que vous cherchez, et nul autre ! Cela vaut-il salaire, oui ou non ?

D'un geste machinal, Gisborne lui tendit l'ordre signé qu'il avait préparé à tout hasard. Le petit homme s'en empara et détala sans demander son reste.

Le shérif était si ému que son corps en tremblait comme celui d'un chat à l'affût au moment où il va se jeter sur sa proie. Il tenait sa vengeance et n'osait y croire. Il avait tellement peur de manquer

sa capture qu'il n'osait prononcer l'ordre de l'effectuer !

Enfin il se décida.

Il fallait mettre le criminel dans l'impossibilité de s'échapper par la fuite. Avec une méthodique prudence, Gisborne répartit ses hommes autour de la place, en leur dictant des consignes précises, soutenues par les menaces les plus terribles au cas où elles seraient mal exécutées, car, malgré la satisfaction qu'il avait de toucher à son but, il était dominé par la fureur.

Ce n'était pas tant l'insolente audace de Robin qui la provoquait que l'incompréhensible maladresse de sa police qui n'avait pas su empêcher l'entrée dans la ville de cette masse de viande, car il était bien évident que les bêtes, vives ou mortes, étaient venues de quelque part et n'étaient ni sorties de terre, ni tombées du ciel à l'endroit précis où on les débitait. Comment étaient-elles arrivées là, à l'insu des Gardes des portes et des patrouilles municipales ? C'était un problème qu'il faudrait plus tard éclaircir et qui se résoudrait par d'implacables sanctions !

En attendant il fallait courir au plus pressé... Quand chacun fut à son poste, le shérif, tenant au poing sa masse, symbole de son autorité, s'avança.

Au moment où il allait atteindre le seuil, une exclamation joyeuse l'accueillit.

— Ce cher Gisborne ! Je n'osais espérer le compter au nombre de mes chalands ! Quelle pièce de choix lui puis-je offrir ?

Et, décrochant un quartier entier de bœuf, y appliquant un large coutelas prêt à tailler, Robin souriait au nouveau venu, de la meilleure grâce.

Le visage du shérif était congestionné d'une telle indignation, qu'il semblait menacé d'apoplexie. Il lui fallut reprendre largement le souffle avant de pouvoir balbutier :

— Vous n'êtes pas au-dessus des lois, comte de Locksley ! Au nom du roi, je vous somme de me suivre !

Il y eut un murmure, un remous dans la foule. Robin, agitant comme un éventail sa redoutable lame, apaisa d'un signe l'émotion générale. Et, toujours souriant, il répliqua :

— Ai-je vraiment bien entendu ? Au nom du roi, dites-vous, Gisborne ? Voulez-vous nous faire entendre que notre bien-aimé Maître et Seigneur Richard est de retour en son royaume ? Quelle merveilleuse nouvelle ! Et quelle joie j'éprouverai en effet à vous obéir, dès que vous m'aurez mis sous les yeux sa signature vénérée !

Démonté par cette réponse et les rires étouffés qu'elle provoquait, le shérif s'impatienta :

— Vous savez très bien qu'il ne peut s'agir du



Un lutin, sautillant à la tête du cortège... (p. 65.)

roi Richard ! N'avez-vous pas vous-même annoncé dernièrement que...

— Alors au nom de qui me parlez-vous ?

Gisborne se mordit les lèvres.

Le prince Jean n'avait-il pas dit qu'il était décidé à le désavouer si le peuple prenait ouvertement parti pour Robin ?... Ce n'était pas le moment d'invoquer son autorité !

Il prit le ton le plus hautain qu'il lui était possible :

— En l'absence du roi, je suis, dans cette ville, le représentant de sa Haute et Basse Justice, et seul habilité pour obliger quiconque, fût-il grand seigneur, à en respecter les décrets. N'avez-vous pas lu l'édit, qui, en dehors de ce qui vous concerne, interdit jusqu'à nouvel ordre de vendre quelque viande que ce soit, aux habitants de Nottingham ?

— Je l'ai lu, certes, et avec la plus grande attention.

— C'est donc vous reconnaître coupable et rebelle que d'en faire l'aveu ici même ?

— Pourquoi ? demanda Robin des Bois, avec l'accent de la plus parfaite innocence.

Gisborne bondit.

— Prétendriez-vous nier à quoi vous étiez occupé, il n'y a qu'un instant encore, quand je suis venu vous surprendre ?

— Je distribuais quelques bons morceaux à de

pauvres gens affamés, répliqua le jeune homme sans se départir de son calme. Quel mal voyez-vous à cela ?

— N'est-ce pas justement ce qui est interdit ! hurla le shérif.

Robin posa sur l'étal le couteau qu'il tenait toujours, s'avança d'un pas, et avec un calme parfait, qui ne faisait que mieux ressortir la surexcitation de son interlocuteur, il lui dit :

— Voyons, mon bon Gisborne, il faudrait tout de même s'entendre ! L'édit que j'ai pris soin d'afficher à ce mur, afin que nul n'en ignore, défend en effet, comme l'a décidé votre singulière fantaisie, de vendre de la viande. Soit ! L'idée est étrange et peu faite pour vous attirer l'amour d'une population qui n'éprouve déjà pas pour vous un excès de tendresse, à ce que j'ai ouï dire... Mais enfin, cela vous regarde ! Et ce qui est écrit est écrit, il n'y a pas à revenir là-dessus !... Seulement, dans tout cela, je ne vois pas pour quelles raisons vous me venez chercher querelle ! Je ne vends pas de viande !

— Vous ne vendez pas de viande ?

— Eh non ! j'en donne ! j'en concède ! j'en fais cadeau, j'en distribue, j'en attribue, j'en dispense, j'en fais l'aumône, à qui en veut et en demande, et à vous tout le premier, shérif, quoique vous en deviez être pourvu à votre soûl ! Mais si vous me démontrez que j'ai reçu un seul demi-penny en

rémunération de ma peine, je vais de ce pas me pendre moi-même au gibet paroissial !

Gisborne trépignait, écumait, au milieu des rires d'une assistance qui n'avait même plus la prudence de dissimuler sa joie.

— Vendre et donner c'est tout un, rugit-il ! Ces subtilités sont vaines et ne vous empêcheront pas d'être...

— Pardon, pardon,, interrompit Robin, la distinction est absolue, au contraire ! Car, outre que l'édit ne porte en toutes lettres que le mot « vendre », c'est sous votre responsabilité personnelle que cette vente est défendue. Tandis que le don, le présent charitable, n'est pas un effet de mon propre caprice, mais l'exécution d'un ordre que j'ai reçu de l'autorité la plus haute, devant laquelle vous n'avez rien de mieux à faire que de vous incliner et vous mettre à plat ventre, Gisborne, car c'est pour vous que serait la potence si vous ne vous soumettiez pas, comme un chien au fouet !

Les dents du shérif claquaient comme s'il avait été transi, tandis qu'il essayait de chicaner :

— Je vous mets en demeure... commença-t-il.

— Lisez ceci et saluez bas le sceau royal ! coupa Robin, en déployant devant ses yeux un parchemin où pendait un ruban maintenu par un cachet de cire rouge. Le shérif, médusé, reconnut les armes d'Angleterre.



Instinctivement il se découvrit. Mais il était si troublé qu'il ne parvenait pas à lire.

— Ce quartier de Nottingham fait partie du domaine dont le roi Richard m'a confié la garde en son absence ! déclara Robin des Bois, d'une voix solennelle. En voici l'attestation. Il y est en outre spécifié que si la population qui l'habite se trouvait sous le coup de quelque calamité publique et générale, telle qu'invasion ennemie, pillage, incendie, inondation, peste ou famine, — tu entends, Gisborne, famine — je dois mettre ma personne, mon épée, mes biens, et tout l'effort et le soin dont je suis capable, au service de ceux, quels qu'ils puissent être, que le désastre a frappés, en commençant par les plus éprouvés et les plus dignes de pitié ! Cela,

de par le bon vouloir de Sa Majesté et sans que nul y puisse opposer, redire ou contre-dire... Or, je le répète, est-ce ici, ou non, famine, mauvais serviteur ? Et ai-je fait autre chose qu'obéir à mon souverain maître, sans qu'il puisse rien me reprocher sinon d'avoir trop mollement exécuté ses ordres ? Car, pour ce qui est de calamité générale et publique dont il nous faudrait tous défendre, c'est, en bonne justice, par toi qu'il faudrait commencer !

Heureusement pour le shérif, la nuit tombait et voilait sa confusion aux quolibets de la foule.

Il se rendit compte de l'impossibilité où il était de reprendre son autorité bafouée ou d'essayer de combattre sur un terrain différent son insaisissable adversaire. Il avait été prévenu par le prince qu'en cas d'échec il ne serait pas soutenu. Il n'avait plus qu'à disparaître, qu'à s'effacer dans l'ombre, qu'à remettre à plus tard une vengeance qu'il rêvait déjà plus fertile et plus atroce, à défaut d'autre consolation.

D'ailleurs, malgré sa crânerie sarcastique, Robin savait lui-même qu'il ne devait pas abuser de sa victoire, en exposant à la rage offensée des gens d'armes toute la population en même temps que lui. Laisant à chacun le soin de se servir et à tous celui de se partager avec équité le surplus de ses largesses, il s'éclipsa discrètement.

Peu d'instants plus tard, alors qu'il se glissait hors des murs, il fut rejoint, dans l'ombre, par une ombre sautillante et discrète.

Il reconnut Little John.

— L'affaire n'a pas été mauvaise, lui confia à l'oreille le joyeux garçon. La monnaie est saine et de bon aloi. Ecoute, Robin, comme elle sonne !...

Voilà, en vérité, de quoi faire beaucoup de bien à beaucoup de pauvres gens. Et, ce qui est mieux que tout, de le faire par la grâce du très bienveillant et très miséricordieux shérif de Nottingham !





6

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QU'UN AGNEAU
EST LE MEILLEUR APPAT POUR PRENDRE UN LOUP.

C'EST un succès, dit le prince Jean. Tu avais raison de vouloir monter cette affaire, Gisborne ! Tu t'en es tiré vraiment avec honneur. Et si les gens de Nottingham ne chantent

pas à présent tes louanges et ta gloire, en reconnaissance de tes bienfaits et en admiration de ton adresse, qu'est-ce alors qu'il leur faut pour les contenter ?

— Ne m'accablez pas, Monseigneur, gémit le shérif. Je suis déjà assez cruellement puni par l'insulte que m'a infligée le comte de Locksley devant toute la ville. Condamnez-moi comme on condamne les généraux vaincus, si vous pensez que je le mérite. Mais ne riez pas de ma honte, c'est trop cruel !

Le chef de la police venait de rapporter à son maître les événements dont il avait été le triste héros, et sa confession avait été si piteuse, si déplorable, qu'il aurait pu inspirer la commisération de tout homme moins insensible que celui qu'il servait. Mais, sous son mauvais rire, Jean dissimulait une rage froide qui le rendait plus féroce encore que de coutume. C'est lui-même qui était éclaboussé de l'affront reçu par son valet. Il le sentait comme une brûlure sur sa joue et ne ricanait que pour ne pas pleurer de fureur et de dépit.

Cette fureur finit tout de même par être la plus forte. Aux dernières paroles du shérif il la laissa éclater.

— Cet imbécile se compare à un général vaincu ! Une défaite n'arrive qu'après une bataille, autant que je sache ! Où, quand, t'es-tu battu ? Quand as-tu fait donner tes troupes ? Tu avais avec toi un

bataillon entier de soudards. Te voyant bafoué, berné, tu n'avais plus à t'occuper des droits ni des formes. Il fallait trouver un prétexte, n'importe lequel pour t'emparer de ce forban...

— Mais vous-même, Monseigneur, m'avez recommandé...

— D'être prudent, crétin ! mais prudence ne veut pas dire stupidité ! Tu pouvais ne pas l'attaquer de front, mais prendre un biais, je ne sais quoi, susciter par exemple une querelle parmi la populace, rosser quelques gueux... Locksley aurait pris parti immédiatement, il y aurait eu bousculade... Dans une émeute on ne sait où tombent les coups. Il te suffisait d'en asséner un par derrière en visant, comme par hasard, un autre but...

— J'avais une soixantaine d'hommes avec moi et la canaille était multitude !

— Parfait ! voilà qui va des mieux !... Je suis donc maintenant prévenu que s'il se produit le moindre soulèvement populaire, tu es incapable de le maîtriser !

— Ce n'est pas cela que je veux dire, Monseigneur ! Mais encore une fois, vos ordres étaient formels et restreignaient terriblement mes pouvoirs. Laissez-moi prendre ma revanche, je vous en prie. J'ai autant que vous, plus que vous si c'est possible, le désir, l'envie, la soif, de me venger de cet homme. Vous ne voulez pas que je parle de bataille

perdue, soit ! Je dirai alors que le piège que j'avais tendu n'a pas fonctionné. Mais cela peut arriver au chasseur le plus habile et il n'est pas qu'un système de capture. Où le trébuchet faillit, peut réussir l'assommoir, et le filet remplacer le gluau qui a fait faute. Daignez vouloir que je prépare une autre embûche, Altesse ! Et cette fois je vous rapporterai le gibier tout vif !

— Je serai curieux de voir comment tu t'y prendras !

— Je viens de faire allusion à un piège, c'est d'un piège véritable que je veux me servir, en y mettant un appât, quelque proie innocente qui appellera l'outlaw à son secours, et l'attirera, comme un chevreau qui bêle attire le loup dans la chausse-trape...

— Tout cela, ce sont des mots !... Ta chausse-trape, iras-tu la creuser dans le repaire du fauve ? Et demanderas-tu l'aide de ceux qui s'y cachent avec lui ?

— Vous savez bien que non, Monseigneur. Dans son impénétrable forêt de Sherwood, le comte de Locksley est plus insaisissable qu'un feu follet sur l'eau d'un marécage. Le poursuivre dans ce refuge serait aussi inutile qu'imprudent...

— Et tu n'as pas ce défaut, sage Gisborne !

— J'ose m'en vanter, Monseigneur !... Mais croyez bien que si je réussis à l'attirer par le moyen



que je vous ai dit, loin de son domaine, il est à moi ! Je veux dire à vous !

— Et quel sera le chevreau qui te servira d'amorce, et qui fera accourir, sans qu'il prenne de précaution d'aucune sorte, Robin des Bois, exposant sa vie pour une touchante-victime dont l'infortune lui paraîtrait intolérable, et la délivrance obligée ?

— Il n'en manque pas, Votre Altesse !

— Tu veux dire que les gueux qu'il a rassemblés autour de lui viendront se mettre à ta disposition pour jouer ce rôle ?

— Il ne s'agit pas des sacripants qui font partie de sa bande. Les loups ne se mangent pas entre eux !... Il leur faut des chairs plus tendres !... Une dernière fois, Monseigneur, je vous en supplie,

laissez-moi encore courir ma chance ! C'est moins pour me venger que pour vous servir !

Le prince Jean haussa les épaules :

— Soit ! accorda-t-il. Je suis curieux de voir comment tu t'y prendras.

— A votre entière satisfaction si vous me donnez plein pouvoir.

— Plein pouvoir, c'est entendu.

— Alors, je réussirai ! dit orgueilleusement le shérif.

.....
Quel était donc son plan ?

Parmi les persécutés qui s'étaient mis sous la protection de l'outlaw et formaient sous son commandement une armée dont nul autre que lui ne connaissait l'effectif, il y avait naturellement une grande majorité d'hommes, mais aussi quelques femmes et jeunes filles qui, seules au monde, tourmentées, maltraitées, terrorisées par les policiers à la solde de Gisborne, n'auraient eu d'autre refuge que le fond de la rivière avec la pierre au cou, si l'asile des grands bois ne s'était offert à leur détresse pour les accueillir.

Au nombre de ces malheureuses était une pauvre petite bergère, Clorinde, douce enfant au visage angélique, dont le troupeau avait été une proie facile pour les loups humains, et que le désespoir avait conduite à Sherwood, malgré la réputation re-



doutable qui s'attachait encore à cette forêt légendaire. Elle ne le regrettait d'ailleurs pas aujourd'hui et, par sa gentillesse et sa bonne volonté, avait su se faire aimer et estimer de tous.

Habitée dès son enfance à parcourir les solitudes, elle y avait appris bien des secrets de la nature et, entre autres, l'art de guérir à l'aide des plantes, dont elle connaissait toutes les vertus. Grâce à cette science, elle avait déjà sauvé nombre de ses amis blessés dans les combats. Et sa réputation s'était étendue au loin dans les villages. Un matin où, toute seule, elle cueillait des simples dans la forêt, elle aperçut un vieil homme, pauvrement vêtu, qui rôdait avec prudence sous la sombre futaie et semblait, à chaque pas, hésiter entre le désir d'avancer un peu plus loin encore et l'envie de se sauver à toutes jambes devant on ne sait quels dangers imaginaires, dont il paraissait se croire menacé.

Cette attitude n'étonna pas autrement Clorinde. Nul, sinon ceux qui en avaient une longue habitude, ne s'aventurait sous les chênes noirs et les hêtres

pourpres de Sherwood sans une appréhension que le moindre incident, l'envol d'un oiseau dans le fourré, le bond d'un chevreuil à travers les broussailles, changeait promptement en terreur. On se rappelait à propos que l'impénétrable solitude était hantée et que le dragon de Wantley y était toujours embusqué, guettant ses victimes.

La jeune fille eut pitié du vieillard et alla à sa rencontre.

Quand elle sortit de sous les branches, il tressaillit et fit mine de fuir. Mais il la reconnut sans doute car son visage se rasséra ; et soudain il s'élança vers elle, comme si auprès de cette frêle enfant il avait trouvé enfin une protection.

— Qui es-tu ? Où vas-tu ? lui demanda-t-elle de sa voix douce. N'es-tu pas égaré, grand-père ? Veux-tu que je te remette dans ton droit chemin ?

— Je pense que je me suis bien dirigé au contraire, répondit-il. Car si tu es bien celle que je crois, c'est toi que je cherchais !

— Moi ?

— N'es-tu pas Clorinde, la sor... je veux dire la guérisseuse, celle qui vient au secours de ceux qui souffrent et ressuscite les agonisants ?

— Je suis Clorinde, répliqua-t-elle en riant. Mais quant à croire que je puisse rendre la vie à ceux qui vont la perdre, c'est me donner un pouvoir que je n'ai pas !

— On assure pourtant que tu fais des miracles !
— Ceux qui assurent cela parlent sans savoir !
— Cependant tu as guéri des gens que les médecins avaient condamnés. Ne dis pas non, je les ai vus...

— Les médecins ne peuvent pas plus connaître l'heure qu'a marquée le destin de chaque homme que je ne puis la retarder moi-même, dit-elle gravement. Tout ce dont je suis capable est de me dévouer au soin des malades en utilisant à leur service les remèdes que Dieu a prodigués dans la nature autour de nous, et qui sont à la portée de chacun !

En disant ces mots elle baissait les paupières sur ses beaux yeux limpides avec une expression d'humilité. Cela l'empêcha de voir le regard dont l'enveloppait l'homme, un regard aigu, scrutateur, attentif, qui semblait vouloir lui fouiller l'âme, en arracher des secrets qu'il y croyait cachés.

— Est-ce seulement pour me dire cela que tu es venu jusqu'ici ? reprit-elle, après un temps de silence.

— Non ! C'est pour te prier, te supplier de secourir ma pauvre fille que les médecins ont abandonnée parce qu'ils s'avouent incapables de la guérir, bien qu'ils aient essayé sur elle les plus puissants de leurs remèdes, jusqu'à la poudre de corne de cerf, l'huile de vers de terre, et même la mousse recueillie sur le crâne des vieux pendus !

— Il y avait peut-être des médicaments plus simples et plus actifs ! De quoi souffre ta fille ?

— Je ne sais pas ! Elle étouffe, elle se débat, elle dit qu'elle a dans la poitrine un diable qui la ronge et qui ne veut pas sortir !

— Cela n'est pas mon affaire alors !

— Ne sais-tu pas exorciser les démons ?

— Non ! répliqua-t-elle résolument. Que ne t'adresses-tu en ce cas à l'évêque de Hereford ?

Le vieil homme hésita.

— Peut-être après tout n'est-ce pas un diable, dit-il enfin. Et puis... comment oserais-je me présenter devant l'évêque ? Je ne suis qu'un très pauvre homme, un misérable bûcheron.

— Au service de quel maître ?

— Je suis... c'est-à-dire... j'appartenais au roi... à notre bon roi Richard...

Et il ajouta vivement :

— Quoique Saxon !

Son embarras redoublait. Mais Clorinde, aussi incapable de soupçonner le mensonge ou l'hypocrisie chez les autres que de se servir elle-même de ces armes perfides, ne s'apercevait de rien tandis que le vicillard, reprenant ses supplications, insistait :

— Viens, aie pitié de nous, sauve ma fille !

— Où habites-tu ?

— Dans une humble cabane à la lisière de la forêt, près de Codnor... Hâte-toi, je t'en prie ! Ne

me pose plus de questions... Tout à l'heure il sera trop tard !

— Allons, dit-elle.

Déjà il s'éloignait avec empressement. Elle le suivit, portant, dans un petit sac qu'elle tenait à la main, les herbes qu'elle avait cueillies.

Longtemps ils marchèrent silencieux.

Ce ne fut qu'à la fin de la matinée qu'ils arrivèrent à leur but, une modeste chaumière, telle que l'avait décrite l'homme. Elle était isolée dans l'espace désert. Elle aurait paru abandonnée sans le mince filet de fumée qui s'étirait hors d'un tuyau de grossière argile, à l'angle du toit.

L'homme ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Clorinde.

Sur un grabat une jeune femme gisait, repliée sur elle-même, le visage creusé de souffrance. Elle se plaignait doucement, les yeux à demi-clos. Une légère écume mouillait le bord de ses lèvres serrées.

Clorinde se pencha sur elle, l'observa longuement, l'interrogea sans pouvoir obtenir d'autre réponse qu'un gémissement. Elle souleva ses paupières, examina ses yeux aux pupilles singulièrement rétrécies et qui supportaient mal la lumière, pourtant faible, qui ne pénétrait dans la pièce que par l'unique ouverture du seuil. La visiteuse se releva enfin :

— Ta fille a été empoisonnée, dit-elle au vieillard.

Elle le vit pâlir. Mais déjà elle avait ouvert son

sac, y choisissait des herbes, divers objets. Puis, s'approchant de l'âtre où rougeoyaient des cendres, elle plaça devant une bouilloire à demi-pleine.

— Il me faudrait encore de l'eau, dit-elle.

Le vieillard s'empressa.

— J'en vais chercher, ainsi que du bois ! Dans un instant je l'apporte !

Il prit une cruche, sortit en hâte. Clorinde frictionnait, massait le corps de la femme, se dévouait tout entière à son secourable effort.

Elle ne s'apercevait pas que le bonhomme était bien long à revenir. L'eau maintenant bouillonnait. Elle y jeta une pincée d'herbes, puis, quelques instants plus tard, soutenant la malade, la fit boire.

Après un nouveau temps d'attente, la femme parut sortir de sa torpeur, se redressa un peu, regarda autour d'elle, fixa son regard sur le doux visage qui se penchait vers le sien.

Alors elle eut une expression effrayée. Ses lèvres tremblèrent, laissèrent échapper un murmure :

— Va-t-en !

Clorinde n'avait pas entendu, ou pas compris. Elle rassemblait des linges pour les faire chauffer devant le feu. Le vieux ne revenait toujours pas. Si elle s'était occupée de lui à ce moment elle aurait pu à bon droit s'inquiéter de son attitude.

Il n'était plus seul.

Un homme était venu le rejoindre, puis un autre,



Un vieil homme pauvrement vêtu, qui rôdait... (p. 83.)

un autre encore. Ils n'avaient pas l'air de paysans comme lui. Le dernier apparu, même, était assez richement vêtu, sous le manteau d'étoffe sombre qui l'enveloppait. Sans répondre au salut obséquieux que lui adressait le vieillard, il lui demanda d'un ton dur :

— Tout s'est bien passé ?

— Elle est ici et elle opère, Monseigneur. Mais s'il m'est permis d'émettre un avis, elle est plus redoutable encore qu'on ne pense : du premier coup d'œil, elle a reconnu l'effet du poison.

— Tant mieux ! Sa science est une preuve de plus contre elle. Mais réponds : que fait Robin ?

— Il n'est pas à craindre pour le moment ! Autant que j'aie pu l'apprendre en m'aventurant dans les ténèbres de cette forêt maudite, lui et sa bande sont de l'autre côté des lisières. Il ne se doute de rien !

— Comment le sais-tu ?

— S'il soupçonnait la moindre chose, il serait déjà ici !

— C'est juste ! Il ne s'agit donc plus que de constater le flagrant délit et de prononcer le jugement au plus vite. Est-ce le moment d'intervenir ?

— Je vais m'en enquérir. Je vous ferai signe.

— Sans hâte, comme sans retard. N'oublie pas qu'il ne faut pas laisser à la femme le temps de parler !



— Je ne l'oublie pas, Monseigneur !

Le vieil homme s'éloigna, rentra dans la chaumière.

— Eh bien ? demanda-t-il.

Clorinde enveloppait de linges chauds les jambes de la malade. Elle ne s'interrompit pas, ne se releva pas pour répondre :

— Je pense qu'elle est sauvée !

— Et tu prétends ne point accomplir de miracles ! dit le vieux.

— Si le miracle est, je n'en saurais chevir ! Un seul peut, s'il le veut, par mes mains, faire miracle...

— Satan, sans doute ? prononça une voix âpre qui n'était point celle du vieillard.

La jeune fille se retourna, cette fois effrayée.

— Qui est cet homme ? demanda-t-elle au prétendu bûcheron.

Il ne répondit point. Deux autres personnages étaient entrés. Ils s'approchèrent de Clorinde, lui barrant le passage du côté de la porte.

Celui qui venait de parler commanda :

— Emparez-vous de cette fille ! Le crime est flagrant, vous en êtes tous témoins. La femme avait un pied dans l'autre monde, et la voici vivante autant que vous et moi. Grâce à qui ? A une vagabonde qui n'a ni parchemins, ni diplômes, et que nul docteur n'a agréée. Dès lors, d'où tient-elle sa science ? Car sa science aussi n'est que trop démontrée, puisqu'elle vient de réussir où celle des plus illustres maîtres-mires a échoué. Si cela ne s'apparente pas à la nécromancie, que je sois damné moi-même ! Au reste ce n'est point à nous de discuter, mais à la Justice Haute. Comment t'appelles-tu, sorcière ?

— Je ne suis point sorcière ! dit Clorinde.

— C'est ce dont tu auras à t'expliquer sous la tenaille rouge et le brodequin de fer ! En attendant, peu me chaut de savoir ton nom, car il n'a point dû t'être donné par baptême ! Je n'ai pas les mêmes raisons de te cacher le mien, qui est de ceux que jamais coupable n'entendit sans trembler jusqu'aux moelles, car je suis Guy, Seigneur de Gisborne, shérif de Nottingham !





7

OÙ L'ON TROUVERA UNE VARIANTE AU PROVERBE :
« QUI VEUT NOYER SON CHIEN L'ACCUSE DE LA RAGE »

A quelques jours de là, tandis que Robin délibérait avec une demi-douzaine de compagnons sous l'ombre des hêtres séculaires, il vit accourir son plus fidèle second, Tuck, gesticulant et essoufflé.

Fagoté comme d'habitude dans sa robe de moine, évoquant par sa physionomie rude et bougonne, au poil hirsute et gris, quelque sanglier prêt à livrer bataille, brandissant l'énorme gourdin qui était son arme préférée et faisait merveille dans les bagarres, le bonhomme cria du plus loin qu'il put :

— Alerte !... Notre petite camarade Clorinde vient d'être capturée par les gens de Gisborne ! Ils l'accusent de sorcellerie, sous prétexte qu'elle a guéri une femme que les médecins avaient abandonnée. La pauvre enfant est terrorisée et incapable de se défendre. Ils sont de force à l'envoyer au bûcher. Sauvons-là !

Adam Ball, Clym, Will of Cloudesley et les autres fidèles qui se trouvaient là bondirent sur leurs pieds, saisirent leurs armes, prêts à obéir sans délai à l'appel qui leur était adressé.

Mais Robin des Bois les retint d'un geste.

— Doucement, dit-il. Ne compromettons pas tout par trop de hâte ! Avant d'agir, il faut savoir... Dis-moi, vieux Tuck, où est la petite actuellement ?

— Près de Codnor, sur les lisières de la forêt, vers l'ouest. Ils prévoient sans doute une intervention, car ils ont massé là leurs meilleures troupes : plus de 300 hommes, bien armés.

— On peut en venir à bout. Mais tu comprends bien qu'ils mettront l'enfant à l'abri si nous attaquons en masse, et les massacrer tous ne nous la

rendrait pas... Ce n'est pas par la force qu'il faut commencer, c'est par la ruse... La force viendra après, rassurez-vous, mes amis !

— De toutes manières, nous n'avons pas de temps à perdre. Que comptes-tu faire, Robin ?

Le jeune homme réfléchit un moment. Puis relevant le front d'un air résolu.

— Agir seul ! répondit-il.

.
Dans une clairière de l'immense futaie, bien loin de l'endroit qui sert de quartier général à Robin de Locksley et à ses compagnons, un groupe sinistre est assemblé.

Guy de Gisborne y préside. Il paraît agité et inquiet. On dirait qu'il attend quelque chose ou quelqu'un.

Ceux qui l'entourent sont l'élite de ses gendarmes. Au nombre d'une cinquantaine, ils font cercle au pied d'un énorme chêne qui étend au loin ses branches horizontales et dissimule sa cime dans une sombre masse de feuillage. Sous les arbres d'alentour, d'autres soldats sont dispersés et semblent se tenir aux aguets, silencieux et immobiles. Adossée au tronc du chêne, enfin, une jeune fille est attachée.

C'est Clorinde.

On lui a fait revêtir la longue robe rouge des condamnées qui retombe en plis droits sur les pieds nus. Elle est très calme, très résignée. Elle sait le

sort qui lui est réservé et demeure impassible... A quoi lui servirait-il d'ailleurs de pleurer et de gémir ?

Le shérif s'impatiente de plus en plus. Il regarde, à travers les basses branches, le soleil qui descend sur l'horizon et commence à prendre les teintes rouges du soir.

— Le coup est manqué, murmure-t-il enfin à l'un de ses lieutenants ; Robin ne viendra pas. Il se méfie.

— Qu'allez-vous faire, en ce cas ?

— Exécuter les ordres sans plus attendre. Je ne me soucie pas de me maintenir dans ce guêpier quand tombera la nuit.

— Et cette fille ?

— Elle sera pendue tout de même. Ainsi elle servira d'exemple aux autres et Locksley comprendra que ce n'est pas seulement pour lui faire peur et l'attirer dans un piège que nous l'avons jugée et condamnée.

— Mais est-elle réellement coupable ?

— Lorsqu'il s'agit de sorcellerie, déclare sentencieusement le shérif, mieux vaut supprimer injustement cent innocentes que de relâcher une criminelle. Je me suis toujours tenu à ce principe et m'en trouve bien.

— Je n'en disconviens pas, réplique l'autre sans s'émouvoir. Mais en ce cas qu'attendez-vous ?

— Le bourreau. Il devrait être ici, et je m'étonne...

Il s'interrompt.

— Le voici ! achève-t-il.

Le lieutenant se retourne et ne peut s'empêcher de frissonner à l'aspect de l'homme effroyable qui s'avance sur le sentier.

Son justaucorps d'écarlate semble prêt à craquer de toutes parts sous la poussée de ses puissants muscles et de son ventre pesant. Il marche à demi courbé, les pieds en dedans, les bras pendants, comme un singe, et, sous le capuchon qui le coiffe, on entrevoit une épaisse barbe, pareille à la toison d'un ours, et un œil unique, flamboyant sous un sourcil broussailleux, tandis que l'autre est masqué sous un bandeau noir. Plutôt qu'à un être humain, il fait penser à une espèce de monstre de légende, à un énorme crustacé rouge, brutal et féroce, prêt à dévorer tout ce qu'il rencontre sur son chemin.

Il porte en bandoulière un grand sac et à la ceinture une arme bizarre, couperet autant que couteau, à lame aussi large que longue et à manche court.

Gisborne regarde venir ce gnome et lui demande, d'un ton légèrement surpris :

— Es-tu le bourreau de Codnor ?

— Son remplaçant, répond l'homme d'une voix horriblement rauque. Bungler a été endommagé par les hommes de Robin des Bois, et...

— Robin des Bois ! s'écrie le shérif, est-il dans ces parages ?

— Que non ! Ça s'est passé dans le sud de la forêt, où toute la bande est établie et ne bouge pas. Bungler a eu le tort de passer par là...

— Peu importe ! Tu feras le travail à sa place. Comment t'appelles-tu ?

— Frog.

— Eh bien ! Frog, montre ton savoir, et sans tarder, car le temps presse. Voici une fille qu'il faut pendre haut et court à ces branches et laisser en pâture aux corbeaux, par manière d'avertissement aux gens de Robin et à lui-même. Fais vite !

— Haut et court, donc près de la cime. C'est facile, Monseigneur ! J'ai apporté la corde. Donnez-moi l'objet.

Sans plus de cérémonie que s'il s'agissait de monter un sac dans un grenier, le bourreau s'empare du corps de la jeune fille, inerte et insensible sous l'excès de la terreur, le charge sur son dos, grimpe à l'arbre avec une agilité qui surprend mais doit être l'effet de l'habitude, se hisse de fourche en fourche, disparaît bientôt sous l'épaisse frondaison.

Gisborne et ses hommes se sont regroupés, attendent, émus quand même, malgré la dureté de leur cœur.

— Eh bien ? demanda au bout d'un long moment le shérif, est-ce fait ?

— Quoi donc ? répond une voix qui tombe du feuillage et, chose bizarre, a perdu son accent éraillé.



— Haut et court... C'est facile, Monseigneur... (p. 100.)

— Comment, quoi donc ? Ta sale besogne, parbleu ! Cette sorcière est-elle branchée, oui ou non !

— Ma foi, non ! réplique la voix, devenue soudain étonnamment claire et jeune, et moqueuse. Non, elle ne l'est point et ne le sera point, mais plutôt toi-même à sa place, Guy de Gisborne !... car le temps approche où il te va falloir payer ta félonie !

Avant que le shérif et ses hommes, pétrifiés, aient eu le temps de comprendre et d'agir, une note sonore, impérieuse, éclatante, retentit au sommet du chêne, s'étend, monte, emplit l'espace d'une formidable vibration.

— Bugur ! gémit, près de Gisborne, un soldat épouvanté ; Bugur !... le cor de Robin des Bois !







8

AU COURS DUQUEL GISBORNE REÇOIT UN ACCUEIL
SI CHALEUREUX QU'IL LUI PRÉFÉRERAIT
UNE VOLÉE DE BOIS VERT

L'AFFAIRE avait été vivement enlevée.
A l'appel de Bugur, — le cor fameux qui,
comme celui de Roland ou celui d'Astolphe,
avait un nom de baptême, — l'armée tout entière

des bannis, aux aguets dans le voisinage, était accourue et s'était jetée sur les soldats du shérif.

Celui-ci s'était bien trompé sur la valeur de ses troupes. Malgré leur armement très supérieur, elles avaient été rapidement dispersées plus encore par la terreur panique qui s'était emparée d'elles que par la violence des blessures qu'elles avaient reçues. Rossés à coups de gourdins et de triques, attaqués de tous les côtés à la fois, et même du haut des arbres dont les assaillants se laissaient tomber en rangs pressés, comme des fourmis, gendarmes et constables avaient perdu la tête, s'étaient dispersés pour se défendre, alors qu'ils avaient d'abord prévu d'être massés pour l'offensive, avaient couru en tous sens, dans l'attente d'ordres qui ne venaient pas...

Qui ne venaient pas pour une raison capitale : Guy de Gisborne, leur chef suprême, avait mystérieusement disparu, dès le début de l'échauffourée !

Un véritable escamotage ! A l'instant où les policiers, surpris par le son du cor et le sauvage cri de guerre qui lui avait répondu du fond des bois, se retournaient pour faire front à l'ennemi, une corde, cette même corde qui devait pendre haut et court la petite Clorinde, avait surgi du feuillage avec un sifflement de couleuvre, avait saisi dans un nœud coulant le shérif, l'avait enlevé comme une plume, non par le cou en l'étranglant, mais par le milieu du corps, ce qui ne lui avait valu qu'une secousse

un peu trop forte et une émotion un peu trop vive, et l'avait hissé en un instant à quarante pieds au-dessus du sol, sans autre mal que quelques écorchures et le souffle coupé net !

Là-haut, il avait retrouvé Robin des Bois !

Un Robin des Bois tel qu'il l'avait toujours connu, dépouillé de sa défroque rouge, libéré du paquet de foin qui lui gonflait le ventre et du paquet d'herbes qui lui voûtait les épaules, débarbouillé de son grimage, démasqué du bandeau qui lui bouchait l'œil, délivré de sa fausse barbe, et secoué d'un tel accès de gaieté que si le captif avait à ce moment gardé sa présence d'esprit il n'aurait eu qu'à pousser un peu son vainqueur pour le précipiter à terre, tant il riait à s'en pâmer !

Mais Gisborne avait perdu tout ressort ! Il s'était affalé sur une branche fourchue, comme un pantin vidé, honteux, piteux, désemparé, et paralysé d'épouvante, car il se demandait quelle atroce vengeance les outlaws allaient tirer de lui. Blême, ruisselant et grelottant à la fois, il considérait d'un regard éteint Robin qui continuait de rire, et, près de Robin, confortablement installée dans un nid de feuilles, la petite Clorinde, pareille à une ressuscitée.

Déjà le soir tombait. Au loin, s'éteignait la rumeur de la bataille. Le chef de la police, abandonné des siens, sans espoir de secours, n'avait plus qu'à compter sur la générosité du vainqueur.

Celui-ci n'avait pas du tout la physionomie d'un cruel bourreau, assoiffé de vengeance. Ses éclats de rire s'apaisaient peu à peu, mais son visage gardait une expression si joyeuse, si franchement ouverte, presque cordiale, que le shérif se rassurait vaguement, sans savoir pourquoi, oubliant que, si la situation avait été renversée et qu'il eût tenu Robin en son pouvoir, il ne lui aurait pas fait grâce. Mais il était de ces hommes qui prêchent avec beaucoup de conviction et d'éloquence l'indulgence pour les vaincus, dès qu'ils ne se sentent pas les plus forts !

Tout à coup, il sursauta.

Robin des Bois lui tapait familièrement sur l'épaule et lui disait avec un accent paternel :

— Eh bien ! mon gros Gisborne, ça n'a pas l'air d'aller comme tu veux ! Qu'est-ce donc qui te gêne ? Raconte-nous ça, mon petit !

Et comme le shérif, abasourdi, restait muet, il ajouta :

— Je vois ce que c'est ! Les exercices violents ne te conviennent pas ! Mais aussi pourquoi vouloir faire le petit fou, à ton âge ? Quelle idée de grimper ainsi aux arbres à l'heure où tu devrais être chez toi, au coin du feu !... Je suis sûr que tu n'as pas dîné ... répons franchement, gros canard ! As-tu dîné ?

Même si Gisborne avait voulu parler, il ne l'aurait pu, tant il avait la gorge serrée. Robin conclut :

— Il ne faut pas te mettre dans un état pareil

pour si peu de chose !... Tu vas souper avec nous ! Je te promets bonne chère. Car cette partie de la forêt, propriété privée de ton ami Jean, est particulièrement riche en gibier de toutes sortes, et nous allons t'en faire une fricassée dont tu te souviendras toute la vie !

Sans laisser à sa victime le temps de reprendre souffle après ce nouvel affront, il se dressa sur sa branche, écouta avec attention, et, comprenant que la victoire des siens était définitivement acquise, il sonna une seconde fois du cor.

L'appel éclatant et grave sembla emplir l'immensité. Gisborne eut froid dans le dos de l'entendre. A son goût, cela ressemblait trop au clairon du Jugement dernier !

— Maintenant, dit Robin, il serait convenable de ne pas arriver en retard au rendez-vous. Descends le premier, vieil ami ! Et prends garde aux glissades sur les rameaux moussus !

L'exhortation était inutile. Le shérif était aussi inerte et aussi flasque qu'un ballon dégonflé. Il aurait tenté un mouvement sur le support où il était calé qu'il serait tombé !

— Tu vois ! reprit l'incorrigible moqueur ; tu as voulu faire le clown et c'était au-dessus de tes forces ! Que deviendrais-tu, si nous te laissions là, maintenant ?... Allons viens, je vais t'aider !

La corde qui avait servi à l'ascension, servit à la



descente. Quand Gisborne fut déposé sur le sol, Robin et Clorinde, aussi agiles l'un que l'autre, le rejoignirent en un instant.

Deux heures plus tard, en pleine nuit, la jeune fille et le fier garçon, traînant à leur suite le méprisable personnage, comme on traîne un bœuf à l'abattoir, arrivaient à une région de la forêt où une foule était assemblée autour d'un grand feu.

Une immense acclamation accueillit leur arrivée. Et l'on fit à Gisborne une réception triomphale à laquelle il ne s'attendait évidemment pas mais qui ne lui fit aucun plaisir, car il n'en sentait que trop l'insultante ironie !

C'était l'heure des agapes. Déjà les convives les plus affamés s'agitaient autour des broches où gré-

sillaient d'énormes pièces de venaison et les dévoraient de la vue et de l'odorat avant d'y mordre à belles dents. Parmi les plus empressés on remarquait frère Tuck, plus échevelé et plus loqueteux que jamais après la bataille qu'il venait de soutenir, mais aussi mieux mis en appétit encore, pour la même raison. Il brandissait son inséparable gourdin pour encourager les cuisiniers, et desserrait sa cordelière pour faire la place à tout ce qu'il s'apprêtait à engloutir.

On assit Gisborne à la place d'honneur, au milieu des applaudissements et des acclamations à l'adresse de ses vaillantes troupes... Et le repas commença.

Rarement pareil festin avait été servi sur les tables royales. Daims et sangliers de la forêt du prince, cygnes et hérons de ses étangs, lièvres et chevreuils de ses plaines, poissons de ses rivières, se succédèrent interminablement, arrosés de bière, d'hydromel, d'hypocras et jusqu'à des vins de France qui ne pouvaient évidemment provenir que de ses caves, par des chemins si secrets qu'il eût été vain d'essayer de les découvrir !

De force ou de gré, le shérif en prenait sa part. La peur, la honte, la rage l'empêchaient d'avaler une bouchée, mais la même peur l'obligeait à s'empiffrer sans discussion de tout ce qu'on lui présentait, dans la crainte d'y être invité d'une façon moins aimable. Il étouffait, et on lui ingurgitait

une pleine cruche de liquide. Il suffoquait et on lui entonnait des platées de mangeailles. Et chaque fois on le complimentait de sa bonne tenue à table et de son magnifique appétit.

Maintenant on apportait des paons rôtis, décorés de leur plumage. Si congestionné qu'il fût, Gisborne pâlit en les voyant, car, dans toute l'Angleterre, on n'élevait des paons à cette époque que dans les basses-cours princières, où ils étaient gardés comme le plus rare trésor ! De quelle insolente audace, de quelles ruses, de quelle incroyable adresse avaient dû faire preuve ceux qui les avaient dérobés ?

Les hurrahs retentirent à cette apparition. Mais Robin réclama le silence :

— En présence d'un si noble mets, déclara-t-il, l'usage veut qu'on porte un toast ou qu'on chante une chanson... Je m'aperçois que notre hôte affectionné est impatient de se faire entendre. Écoutez-le !

Gisborne, éperdu, fit signe qu'il était incapable de parler. Mais une clameur unanime s'éleva :

— La chanson !... la chanson !...

Tandis que frère Tuck, agitant sa matraque, commençait à battre la mesure d'un air qui signifiait qu'il était prêt, si c'était nécessaire, à en mieux marquer le rythme sur le crâne même du récalcitrant !

Pour l'encourager, les outlaws entonnèrent l'iro-

nique et célèbre complainte, glorifiant les mystérieux messages qui parvenaient, malgré les précautions policières, aux réfugiés de la forêt :

« Tidings came to bold Robin Hood,

Under the green wood-tree... »

chanson qui raillait féroce­ment le prince, les barons et, en particulier, le shérif!... Quel affront pour celui-ci d'unir à ces voix vengeresses son chevrotement terrifié !

Il le fallut cependant, et on ne lui fit pas grâce d'une syllabe ! Mais ses épreuves n'avaient pas encore pris fin.

Robin qui aurait pu, en bonne justice, condamner à la potence cet homme responsable du supplice de tant d'innocents, mais qui daignait lui accorder une méprisante grâce, voulait cependant que sa vengeance fût complète au moins par l'humiliation ! Et alors que le shérif, écroulé, n'eût rien souhaité d'autre que de rentrer sous terre, il s'écria, avec un redoublement de bonne humeur :

— Maintenant que tu as bien soupé, Gisborne, tu dois avoir envie de te dégourdir les jambes ! Que ton désir soit exaucé, fringant jeune homme ! Au son des bag-pipes et des cornemuses, danse-nous, puisque tu y tiens tant, le ghillie-callum !

A cette proposition, les assistants brandirent les épées qu'ils avaient enlevées aux gens de police et les disposèrent en rayons d'étoiles sur le sol. Cette



danse qui était proposée était la fameuse et antique danse des montagnards écossais, la danse des claymores, orgueilleux et farouche symbole d'indépendance et de liberté.

Et Gisborne dansa le ghillie-callum !

Comment aurait-il pu s'en dispenser ? Des milliers de spectateurs l'exigeaient, et ils étaient de ceux à qui il était prudent d'obéir ! Il n'y avait pas de choix !

Gisborne dansa !... Danse d'ours ivre de miel ;

danse d'oie qui marche sur un terrain qui brûle ; danse de mannequin tiré par des ficelles désordonnées ; danse de ce que l'on voudra mais non danse d'être humain doué de raison !... Le misérable fantoche était si ridicule que, malgré l'allégresse folle de l'assistance, Robin finit par n'éprouver que du dégoût.

— Qu'il s'en aille ! On l'a assez vu ! s'écria-t-il. Retourne chez toi, ganache ! Et ne reparais jamais plus devant nous, si tu tiens à ce que ta tête reste attachée à ton col !

Gisborne n'attendait que ce congé. Mais où aller, à travers cette forêt sans fin, remplie de ténèbres et de sortilèges ?...

Pourtant, là encore, il n'y avait pas à choisir !... Déjà frère Tuck faisait tourbillonner sa trique. L'hésitation n'était plus permise. Mieux valait, comme le conseillait lui-même le jovial moine, mieux valait affronter l'horreur de l'ombre, des fantômes et des monstres, que la trique à Tuck !!!





- CALVO -



9

OÙ ROBIN DES BOIS S'EFFORCE DE SURCLASSER DAVID,
QUI N'AVAIT EN SOMME VAINCU QUE GOLIATH

UN long répit succéda, pour les outlaws, au
châtiment comique et terrible qu'ils avaient
infligé à leur cruel tourmenteur.

Gisborne, épouvanté par son aventure, rongé de

honte, profondément humilié par la défaite de ses hommes, et, par surcroît, devenu presque fou des terreurs qu'il avait éprouvées en errant toute la nuit, égaré, dans la forêt, était tombé malade et, depuis des semaines, ne quittait plus la chambre. Et le prince Jean, privé de son soutien le plus fidèle, avait d'autres soucis en tête que Robin des Bois, tant que Robin des Bois le laissait en paix.

Un événement nouveau, cependant, devait bientôt remettre les deux adversaires en présence, dans de dramatiques conditions.

Un jour que le vaillant chef des rebelles était dans son camp, au cœur de la forêt, il vit venir à lui quelques veilleurs des avant-postes, escortant un jeune et beau cavalier de la maison du roi.

L'officier se présenta :

— Je me nomme Pardington, dit-il, et je suis page de son Altesse la princesse Kathryn d'Angleterre, qui m'a chargé d'un message pour vous, M. de Locksley.

Robin salua courtoisement.

— Soyez le bienvenu parmi nous, répondit-il. J'espère que l'honneur que me fait Son Altesse n'a pas pour cause un danger auquel elle soit exposée ?

— Veuillez prendre connaissance de cette lettre, dit le messenger.

Robin reçut avec respect la missive et la déplia.

A mesure qu'il lisait son visage prenait une

expression de colère et d'indignation de plus en plus vives. Il s'écria enfin :

— Veuillez, seigneur chevalier, assurer Son Altesse qu'elle peut entièrement compter sur le dévouement du plus fidèle de ses serviteurs, dans les pénibles conjonctures qu'elle traverse ; et que la gloire dont elle me comble en me désignant pour son champion sera justifiée par la manière dont je la soutiendrai, même s'il me faut combattre contre tous les diables de l'enfer !

Peu d'instantans après cette solennelle déclaration, il confiait à frère Tuck :

— Il me faut avant trois jours une armure complète de chevalier, lance et écu compris, ainsi qu'un bon destrier de parade, tout équipé, housse de brocart au corps et frontail en cap. Peux-tu me trouver cela ?

— Bagatelle ! répliqua le moine. Et si tu veux, en plus, pour porter ton pennon, un écuyer qui ait bonne allure, tu sais que je suis là.

— J'y consens avec le plus grand plaisir, à condition que tu te procures pour toi-même, outre le harnois nécessaire, un casque muni d'un vantail hermétique...

— Pourquoi faire ? Ma gueule de loup n'est-elle pas, à ton goût, assez belle, pour...

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais nous devons, l'un et l'autre, rester inconnus de

tous jusqu'au bout de l'aventure ! C'est essentiel !

— En somme de quoi s'agit-il ?

— Voici : cette canaille de Jean, à bout d'expédients, cherchant partout des alliés, jusque chez nos ennemis héréditaires, n'a rien trouvé de mieux que de faire demander en mariage l'adorable princesse Kathryn par cette espèce d'avorton difforme qui s'appelle Pedro d'Aragon.

— Il n'y a qu'à écraser ce pou, et il n'en sera plus jamais question !

— Tu arranges trop facilement les choses. On n'écrase pas un infant d'Espagne comme de la simple vermine.

— Tu ne vas cependant pas te mesurer en champ clos avec ce débris humain, toi qui refuses de te battre avec un adversaire digne de toi, si ton épée est d'un pouce plus longue que la sienne !

— Laisse-moi donc parler ! Tu n'imagines pas que Pedro descendra lui-même en lice. Mais il est représenté par deux hérauts professionnels qui sont, paraît-il, deux géants venus des Pyrénées pour la circonstance, et réputés invincibles, à tel point que malgré l'amour que le peuple témoigne à notre princesse, personne n'a osé relever leur défi.

— Quel défi ?

— De reprendre à leur maître espagnol celle qu'il a choisie comme épouse. C'est contre eux que Son Altesse m'appelle à son secours ! Si personne



— Je relève le défi... (p. 126.)

ne se présente, ou s'ils sont vainqueurs, c'en est fait ! Jean la livre au nabot, qui l'emmène !...

— Il est trop évident qu'il faut empêcher cela, fût-ce au prix de notre vie ! Mais j'y pense, le duc Athelstane, descendant de nos anciens rois, n'est-il pas celui que la princesse aurait choisi entre tous, si elle était libre ? Pourquoi ne prend-il pas, lui, sa défense ?

— Je viens d'apprendre par le même message que, sous un vain prétexte, Jean l'a fait conduire en prison !

— Cela se paiera plus tard ! grommela frère Tuck dans sa barbe hérissée. En attendant, compte sur moi, Robin Hood. Je te servirai aussi fidèlement que tu es prêt à servir Son Altesse Kathryn !

*
*
*

L'immense arène où le tournoi doit avoir lieu est disposé dans la plaine d'Ashby, au pied de la colline où s'élève le château.

Mille tentes pavoisées entourent l'enceinte. Dans la plus grande et la plus richement décorée, au centre, se tient le prince Jean, entre la princesse Kathryn et le prince d'Aragon. On remarque l'absence du shérif, toujours souffrant, dit l'opinion publique, des suites d'une grave indigestion.

Plusieurs chevaliers ont déjà croisé leurs lances et subi le sort des armes. Mais, malgré leurs prouesses,

la foule s'impatiente. Ce n'est pas cela qu'on attend... On sent qu'une angoisse inhabituelle pèse sur l'assistance émue, angoisse qui se reflète sur le visage de la jolie princesse, tandis qu'un insolent triomphe grimace déjà sur celui de Jean, et sur la face de singe malade de l'Espagnol.

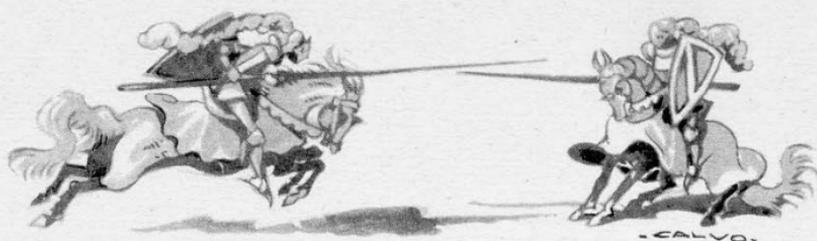
Tout à coup retentit une criarde sonnerie de trompettes... Une barrière s'ouvre, laissant passage à deux cavaliers.

Un cri de stupeur, et presque d'effroi, s'élève de l'assemblée. C'est qu'on n'a jamais rien vu de pareil à ces hommes !

Peut-on même appeler cela des hommes ? Deux statues de fer, aux proportions démesurées, juchées sur des chevaux grands comme des dromadaires, voilà plutôt à quoi ressemble ce couple colossal. Qui oserait les combattre ? Qui pourrait leur résister ? Leur victoire est tellement certaine que Jean les applaudit comme s'ils l'avaient déjà obtenue et que la pauvre petite princesse se sent défaillir !

De nouveau les trompettes sonnent. Puis un héraut s'avance et proclame :

— Au nom de notre bien-aimé maître et sire, don Pedro Deuxième, prince d'Aragon, de Catalogne, de Roussillon et de Navarre, héritier de Castille, roi de Valence et de Murcie, Seigneur souverain des royaumes de Sardaigne, de Sicile et des Baléares, nous, ses champions jurés, Seigneurs



de la Montagne, appelons, défions et provoquons quiconque osera se mesurer à nous pour contester les droits acquis par notre dit maître et sire sur la personne et les biens de très Haute Dame Kathryn, princesse d'Angleterre, à nous donnée par ordre et volonté de Son Altesse Royale le prince Jean, régent et héritier de la Couronne, à qui tous ici doivent obéir !

Au cri des trompettes s'ajoute un funèbre roulement de tambours. Puis succède un lourd silence, car, hormis quelques traîtres, tout le peuple, fidèle au roi Richard, déteste Jean qui l'opprime, aime et plaint la jolie princesse et abhorre cordialement le nabot inconnu auquel on la destine, sans même lui avoir demandé son consentement.

Selon la règle, l'appel doit être répété trois fois. Après quoi, la cause sera entendue. Mais le fût-il dix fois, et dix fois encore, on sait bien que personne ne sera assez fou pour y répondre, puisqu'y répondre ne serait que soi-même se condamner !

Trompettes... Proclamation... Silence...

Et puis encore, trompettes... Proclamation...

Alors, quelque chose ! Un murmure qui grandit,

s'enfle, devient cri, tapage, clameur ! C'est que là-bas, à l'autre extrémité de la lice, paraît un chevalier suivi de son servent d'armes. Il se tient ferme et droit sur un beau destrier de bataille, dans une étincelante armure que domine au cimier un plumail d'azur. Le vantail du casque est baissé, la mentonnière haute. Il pousse au galop son cheval devant la loge des princes, s'arrête dans un tourbillon de poussière, et s'écrie d'une voix qu'assourdit la grille du mézail mais qui, quand même, sonne clair comme une fanfare :

— Au nom de Très Gracieuse et Très Haute Dame Kathryn, princesse d'Angleterre, je relève le défi ! Et aux hérauts du prince d'Aragon, je jette mon gant !

En disant ces mots, il détache le gantelet de sa main gauche et le lance avec tant de force et d'adresse qu'il atteint en plein visage l'un des gigantesques chevaliers.

Celui-ci blêmit sous l'insulte. En baissant à son tour sa visière pour cacher sa confusion et la marque qu'a laissée sur sa joue le gant de fer, il gronde :

— Je combattrai donc d'abord ! Ce qui épargnera à mon compagnon l'obligation d'une rencontre avec ce damoiseau. Car il n'existera plus après que j'aurai croisé ma lance avec la sienne !

— En tant que répondant, j'ai le choix de mes adversaires ! réplique l'inconnu. Et comme un seul



ne me suffit pas, ce sont les deux ensemble que je provoque... Sonnez, héraults, le combat va s'engager !

Il semble qu'un souffle d'émotion vertigineuse passe sur la foule. On ne sait plus ce qu'on voit, ce qu'on entend. On ne peut y croire. Combattre un seul de ces Cyclopes blindés paraissait une vaine entreprise. En attaquer deux est une démente. Et pourtant on ne sait quel espoir insensé s'éveille, suscité par la témérité surnaturelle de ce héros inconnu.

Il est si beau, si noble, si fier, qu'il impose à tous la conviction de sa force. Et son écuyer lui-même

paraît si calme, si assuré de la victoire de son maître, que sa confiance est contagieuse... La preuve en est que Jean, de dépit, se mord les lèvres, Pedro d'Aragon ressemble à un macaque à qui on escroque une noix, tandis que Kathryn regarde son champion comme, dans l'antique légende, Andromède enchaînée à son rocher qu'un monstre escalade a dû regarder venir, dans le ciel, Persée, sur son cheval aux ailes d'or !

Mais les sonneries de cuivre retentissent d'un bout à l'autre de l'esplanade, les bannières et les oriflammes aux couleurs d'Espagne et d'Angleterre, hissées sur leurs drisses, battent au vent... Et cependant que les deux géants, ironiques, se consultent pour savoir lequel d'entre eux abattra d'un seul coup l'insolent provocateur, celui-ci les met d'accord en s'élançant à leur rencontre, lance basse et épée nue !

Choc formidable ! Ce n'est plus une joute de tournoi, mais un combat dont la vie est l'enjeu. Les pointes des armes heurtent les lourds tabards de bronze qui résonnent comme des cloches, les lames des glaives tracent dans l'air des éclairs blancs, s'abattent, se relèvent, se croisent, s'engagent et se dégagent en vibrants frissons d'acier. Les poitrails heurtés des chevaux font un bruit strident d'orage qui excite les bêtes, les entraîne activement au combat. La lutte est si violente, soulève autour d'elle

un tel tourbillon, qu'on y distingue à peine un amas confus de masses métalliques qu'une main gigantesque et invisible broierait dans une étreinte forcée. Les panaches multicolores planent sur cette mêlée comme des oiseaux éperdus dans la tourmente. Et déjà des débris de cuirasses, genouillères disjointes, tassettes arrachées, gorgerins faussés, cottes de mailles rompues, jonchent le sol, où bientôt s'étaient de sombres taches de sang.

La foule contemple avec terreur cette effrayante bataille, car tous ses vœux sont pour le bel inconnu qui s'y est jeté si témérairement, et elle ne peut croire qu'il en sortira vainqueur. Il est des forces auxquelles les plus braves ne peuvent résister. L'audace aurait été folle, déjà, de s'attaquer à un seul de ces champions surhumains. Mais exciter la haine des deux ensemble et s'y livrer, c'est chercher un arrogant suicide, précipiter l'infortune de la princesse et assurer avec plus d'éclat le triomphe du prince Jean !

Et soudain voici que, pareil à une lueur dans les ténèbres, un espoir s'allume dans les cœurs opprésés, les illumine d'une joie encore tremblante. Un des géants s'est abattu tout d'un coup, avec le fracas d'un mur qui s'écroule, jeté à bas de son cheval par un choc de lance si violent que le fer a pénétré la cuirasse et transpercé le corps et que la hampe s'est brisée comme une tige de cristal. Une accla-

mation qui ressemble au bruit de la mer salue cette chute du Titan foudroyé. On ne pense pas que le chevalier n'a plus que son épée pour résister au second adversaire, toujours armé de pied en cap.

Mais on n'a pas le temps d'y penser ! Pas plus que l'écuyer n'a le temps d'apporter à son maître une autre lance. L'épée seule, la frêle épée est devenue un formidable glaive de justice toute puissante qu'aucune force terrestre ne peut retenir. Elle se bat pour une cause auguste et c'est la main d'un héros qui la tient. La voici qui frappe d'un fulgurant revers. Le casque au monstrueux cimier est fendu et, avec le casque, la tête qui le porte. Le colosse roule à terre à côté du premier. Aragon est vaincu. La plus pure noblesse de l'Angleterre est sauvée...

Comme le léopard qui est son
symbole, le peuple entier
rugit de joie !





10

UN POING QUI POIGNE, UNE MAIN QUI ÉTREINT,
UNE FLÈCHE QUI VOLE... ET CELA SUFFIT !

DES semaines, des mois ont passé. L'automne est venu, puis l'hiver. Et voici de nouveau le gai printemps qui pavoise de vert frais toute la forêt de Sherwood.

Il y règne une merveilleuse paix, dans la forêt de Sherwood. L'usurpateur et sa bande de vendus n'osent pas plus y pénétrer qu'ils n'oseraient mettre la main dans un nid de frelons. L'aventure du shérif et le tournoi d'Ashby les ont rendus prudents. Car Jean sait bien maintenant que le champion inconnu n'était, ne pouvait être autre que Robin de Locksley. Il n'a pas insisté, a renvoyé chez lui le prince d'Aragon, avec de plates excuses. Il s'est bassement vengé en gardant sous une étroite surveillance le duc Athelstane. Et pour que les gueux de la forêt ne viennent pas se mêler encore de ses affaires, il fait formidablement fortifier son château.

Les gueux ? Ils ne le sont point tant que le prince félon veut bien le dire. Ils le sont moins que lui, peut-être ! Car s'il ne peut plus les écraser d'impôts et d'exactions de toutes sortes, eux, sous la direction de leur chef, savent s'entretenir grassement aux dépens du prince. La vie est bonne, à l'ombre des arbres, depuis les abords de Nottingham jusqu'au delà de Worksop. Si bonne que de nouvelles recrues s'y présentent tous les jours et grossissent sans trêve l'armée des vengeurs !

Un jour, même, parut un noble chevalier.

A sa colossale carrure, à son attitude hautaine sous son armet grillé, on aurait pu croire qu'un nouveau défenseur de la cause aragonaise venait venger



Son attitude hautaine sous son armet grillé... (p. 132.)

ses compagnons vaincus. Mais, à la vive et joyeuse surprise de tous, il se présentait avec un laissez-passer en bonne et due forme, signé de la main même de Richard Cœur-de-Lion ! L'accueil qu'il reçut suffit à lui faire connaître quelle fidélité le peuple d'Angleterre avait gardée à son roi.

C'est d'ailleurs à cette intention qu'il était venu. Il désirait savoir sur quelles forces Sa Majesté pouvait compter si Elle revenait un jour prendre possession de son domaine. Il avait entendu parler d'un certain comte de Locksley, devenu Robin des Bois, chef de bandes. C'est de ces bandes qu'il voulait, au nom de son maître, juger la valeur.

Quand Bugur, l'impérieux cor, eut sonné une fois de plus son éclatante fanfare et que, de tous les points de l'espace, accourut une foule en armes, enthousiaste et disciplinée, on entendit le colosse grommeler, sous son masque de fer, des paroles indistinctes qui exprimaient à la fois l'admiration et l'envie, comme s'il avait désiré que ces troupes belliqueuses fussent les soldats réguliers du roi et non celles d'un de ses sujets, même le plus dévoué !

D'un ton qu'il s'efforçait de rendre bourru mais qui restait amical il déclara :

— C'est à l'œuvre qu'il faut voir ces ours mal léchés ! Ils sont équipés comme des hoplites. Mais savent-ils se servir de leur arsenal ?

— La preuve en est facile à donner, répliqua

Robin. Mettez-les à l'épreuve. Voulez-vous apprendre comment ils manient les arcs ?

— Soit ! Mais comme je n'ai pas de temps à perdre, je préviens tous les maladroits qu'ils devront payer leur maladresse !

— A quel prix ?

Le chevalier leva sa main gantée de fer.

— Qui placera sa flèche, dit-il, à plus de cinq pouces du centre de la cible, recevra, de ce poing que voici, une nasarde qui, elle, ne manquera pas son but, je le promets !... Est-ce convenu ?

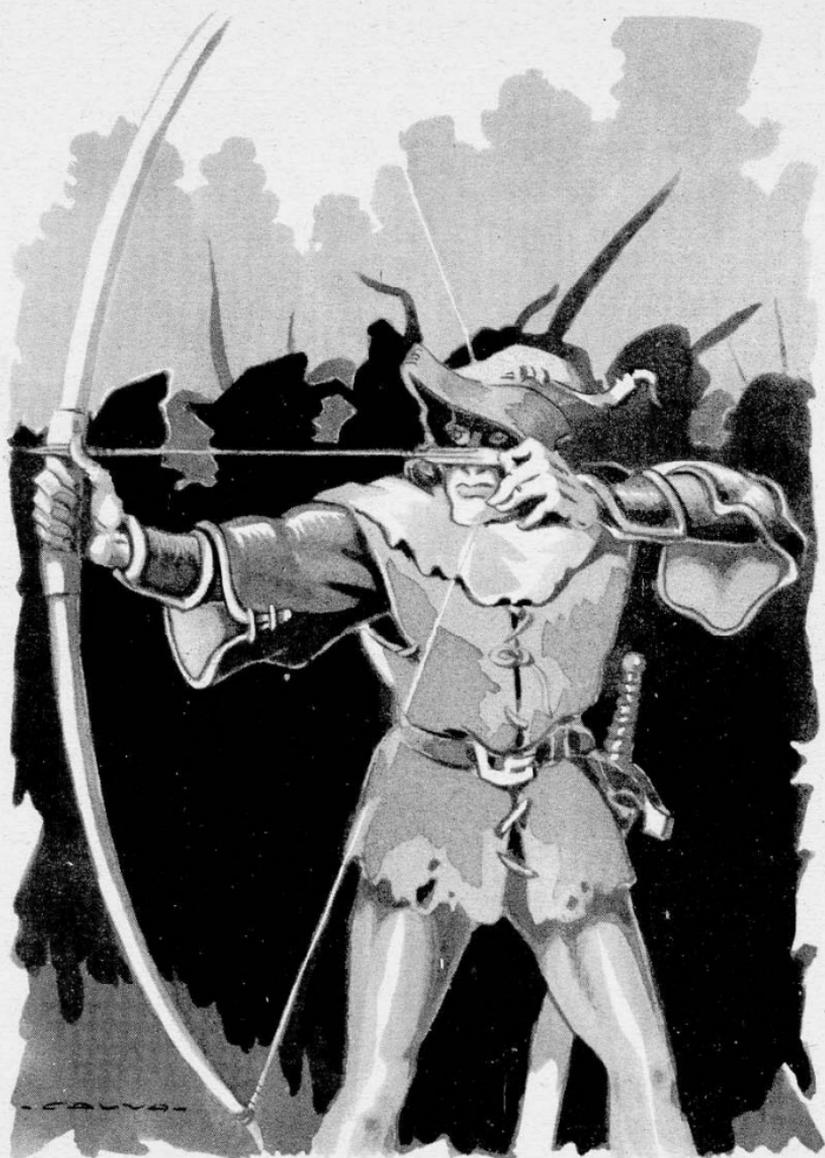
— C'est convenu ! répondirent en même temps Robin et ses hommes.

— Commençons donc ! dit le messager du roi.

On mit en place le but ; les archers s'alignèrent et, les uns après les autres, firent voler leurs traits.

Presque tous montraient une adresse merveilleuse et frappaient juste, malgré les difficultés qu'on avait eu soin de leur opposer. Quelques-uns ; cependant, placèrent leurs flèches en dehors de la limite. Gaiement, le chevalier qui avait mis pied à terre et suivait l'épreuve avec beaucoup d'intérêt, leur infligea le gage imposé ; ce n'était pas une plaisanterie car les perdants étaient envoyés à 20 pas en arrière par ce coup de poing capable d'assommer un bœuf !

Robin observait sans mot dire l'application de la pénalité et la réaction du patient. Il murmura enfin :



Le chevalier se campa, visa longuement... (p. 138.)

— Je serais curieux de tenter à mon tour la chance ! Le puis-je ?

— La belle trouvaille ! s'écria le messager. Robin de Locksley passe pour le meilleur archer du royaume ! Il ne court aucun risque !

— Cependant...

— Eh bien, soit ! accepta l'inconnu. Mais à une condition : je tirerai moi-même d'abord. Et celui de nous deux qui aura le mieux visé aura le droit de poigner l'autre !... Est-ce bien ainsi ?

— C'est bien, dit Robin, en tendant sa main nue à la main de fer, qui la serra comme un étau, à l'écraser, sans qu'il parût le sentir.

— Un arc ! dit le chevalier.

Robin tendit le sien, son fameux arc en bois d'if, que la superstition populaire prétendait magique, car on ne l'avait jamais vu faillir.

Le chevalier se campa, visa longuement, lâcha la corde... La flèche se planta vibrante en plein centre noir du but !

— Sans préjuger de la suite, dit-il, je crois bien que c'est moi qui donnerai le coup de poing, camarade ! car je ne vois pas où ton carreau pourrait mieux se loger !

Robin ne répondit rien. Il reprit son arc, visa, tira...

Et l'on vit alors cette chose incroyable : la flèche, traversant l'espace en un éclair rigide, atteignit

au talon du fût celle qui était déjà fichée, l'ouvrit en deux sur toute sa longueur, s'enfonça à la place de sa pointe... Une acclamation générale salua cet extraordinaire exploit. Et le chevalier éclata de rire !

— En toute justice je dois ôter mon casque et te donner mon gant pour me cogner le crâne, déclara-t-il, car c'est bien toi, Locksley, qui es vainqueur !

Mais avant qu'il eût esquissé les geste qu'il annonçait, Robin lui avait pris la main, la portait à ses lèvres en mettant un genou en terre et disait :

— Plutôt courber ma tête sur le billot que de lever le poing sur mon roi ! Sire, soyez le bienvenu parmi nous, et disposez de nous et de notre vie à votre bon plaisir !

Le chevalier leva sa visière... Et le peuple émerveillé reconnut Richard Cœur-de-Lion !

— Comment m'as-tu deviné ? demanda-t-il en relevant affectueusement Robin.

— A la force de vos coups, à l'écrasement de votre pince, à l'adresse de votre tir. Une seule de ces preuves aurait suffi, Majesté, car vous seul sur terre êtes capable de la fournir !

— Tu viens cependant de me démontrer le contraire ! Et tu m'en vois ravi, car ce n'est pas en vain que j'ai tenté cette épreuve. Nous allons travailler ensemble, Locksley... Dis-moi : combien

de compagnons dévoués peux-tu mettre à mon service ?

— Toute l'Angleterre, Sire ! répondit Robin des Bois.

— Pour le moment je n'ai pas besoin de tant de monde. Je dispose pour ma part de trois mille soldats d'élite dont je prendrai le commandement direct. Peux-tu m'en amener autant sous tes ordres ?

— Facilement, Sire, et encore en ne choisissant que les meilleurs !

— Soit ! Mais composé ainsi, notre effectif ne sera quand même que la moitié de celui dont dispose ce traître de...

— C'est-à-dire que les forces seront égales ! s'écria Robin. Nous savons nous battre, Votre Majesté !

Richard allait répondre. A ce moment il entendit à côté de lui une sorte de grognement de fauve, quelque chose comme le reniflement satisfait du loup qui flaire une extravagante ripaille.

Il se détourna, regarda, vit frère Tuck, qui, maniant son bâton, l'assénait déjà en pensée sur des dos et des têtes imaginaires...

— Évidemment, vous devez savoir vous battre, dit le roi, satisfait et pensif.



11

OÙ GISBORNE PRÉVOIT TOUT,
SAUF PEUT-ÊTRE CE QUI ARRIVERA

DANS la chambre de parade du château d'Ashby où, depuis de longs jours, il se tient enfermé, ne donnant audience à personne, le prince Jean médite, en proie à de sombres pensées.

Comme tous les malfaiteurs, il accuse le sort de s'acharner contre lui, sans vouloir reconnaître que les malheurs qui l'assaillent ne sont qu'une conséquence de ses crimes.

Il se plaint de la haine que lui témoigne le peuple, et il oublie la tyrannie à laquelle il le soumet, les impôts dont il l'écrase, les gibets qu'il fait dresser à tous les carrefours. Il s'irrite d'être mal servi par des serviteurs indignes, et il ne veut pas se rappeler que c'est lui qui les a choisis, dressés, dirigés, et qu'ils n'ont pas d'autres devoirs, ni d'autres besognes que de récolter le mauvais grain qu'il a semé lui-même. Il s'indigne d'être abandonné, trahi par ceux qu'il a élevés aux plus hauts grades et comblés de ses faveurs ; et il ne sait plus se souvenir de quels bas-fonds il les a tirés, ni comprendre que, quel que soit l'habit dont on le déguise, on ne fait pas un gentilhomme d'un laquais, ni, d'un goujat, un paladin.

Si, pour lui, tout va mal dans le royaume, les nouvelles qu'il reçoit d'outre-mer ne sont pas meilleures. Des rumeurs inquiétantes lui viennent de France, où il avait tenté de s'attirer l'alliance du roi Philippe en trahissant le roi Richard, quitte à renverser les rôles si ses perfidies étaient déjouées. Mais Philippe n'a pas besoin de lui et le méprise. Entre les deux lions qui se querellent, le chacal qui cherchait un os à ronger n'a jusqu'ici recueilli que des coups !

Richard ? Que fait-il ? Où est-il à cette heure ? Il est impossible d'obtenir des renseignements certains sur ce qui se passe en Autriche, où, jusqu'à présent, ce n'est que par l'intermédiaire de Locksley qu'on a su que le roi était retenu. Depuis, aucun document, aucun message ! Si, un jour, une rançon est payée pour libérer son frère, ce ne sera même pas à Jean qu'on l'aura demandée, car on le compte pour rien ! Aux yeux des puissants du monde, il n'existe pas plus que le dernier des manants !

Tandis qu'il rumine ainsi ses dégoûts et ses haines, quelqu'un d'autre, pour des raisons différentes, ne se montre pas plus heureux que lui de son propre destin.

C'est Gisborne. A toutes les épreuves qu'il a subies, à tous les déboires qu'il a éprouvés, s'ajoute aujourd'hui une angoisse plus grande encore : aller porter à son maître une nouvelle terrible, foudroyante, qu'il vient seulement d'apprendre lui-même et qui arrive beaucoup trop tard : le débarquement du roi sur le sol d'Angleterre !

Il faut qu'il s'y décide cependant, ne serait-ce que pour son salut personnel... Il demande audience, il est reçu, il parle.

Et voilà que l'explosion de fureur qu'il attendait ne se produit pas !

Le coup a été trop rude. Jean, en le recevant, a chancelé et n'a pas eu la force de réagir. La détresse

qui s'empare de lui abat sa morgue, le rabaisse au rang de ceux qui tremblent devant lui, parce qu'il se sent trembler lui-même. Ce n'est pas d'obéissance qu'il a besoin, mais de conseils, d'aide, de secours. Les premiers mots qu'il prononce, quand lui revient la parole que l'émotion a suspendue, c'est :

— Qu'allons-nous faire ?

Gisborne qui se tenait devant son maître tête basse, comme quelqu'un qui s'attend à recevoir la foudre, se redresse, reprend courage. Qu'on daigne maintenant l'écouter est une faveur qu'on avait cessé de lui accorder depuis longtemps.

Il répond :

— Nous défendre, je suppose ! Ce château est une des plus puissantes forteresses du royaume. Nous pouvons y soutenir un long siège !

— Et après ? demande le prince avec lassitude.

— Après, il ne pourra nous arriver rien de plus que ce qui nous arriverait maintenant si nous ne bougions pas. Cela veut dire que nous serons pendus tout de même. Mais, du moins, beaucoup de ceux qui auront essayé de nous prendre ne vaudront pas mieux que nous en ce moment, car les murailles sont hautes, et les machines de guerre qui les couronnent sont puissantes. Beaucoup tomberont avant d'avoir pu assister à notre chute !

— Piètre consolation, en vérité !

— Qui sait ? insiste le shérif dont l'assurance



augmente de toute la proportion où est abaissée celle du prince ; qui sait ? Les projectiles sont aveugles, et le roi Richard téméraire !

— Ce qui signifie ?

— Qu'un accident est vite arrivé ! Supposez, Monseigneur, qu'une pierre de catapulte tombe juste où il faut et, du même coup, vous voilà roi légitime ! Ce n'est pas plus difficile que cela. En tout cas c'est une chance à tenter. Elle en vaut la peine.

— A condition qu'elle se produise !

— Evidemment ! Mais en dehors de cette éventualité, il vous reste d'autres moyens de défense.

— Lesquels ?

— Vous ne pensez donc point aux otages ?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, une lueur d'espoir se ranime dans le regard éteint du prince.

— Les otages ? répète-t-il. Tu as raison, peut-être ! C'est là une chance suprême, à la condition de les tenir sous bonne garde, jusqu'à l'heure du dénouement.

— Vous pouvez compter sur moi pour y veiller, Monseigneur, réplique Gisborne, qui pense aussi à sa chance, à lui, avant même celle de son maître, et est bien décidé à agir dans ce sens.

— En somme, le seul qui vaille, reprend Jean, est le duc Athelstane que je tiens toujours en prison, et qu'il ne suffit que d'enfermer plus étroitement.

— Il en est un autre plus précieux encore !

— Et qui, s'il te plaît ?

— La princesse Kathryn, donc !

Malgré son cynisme, Jean sent le rouge lui monter aux joues. La proposition est infâme, et, en toute autre circonstance, il en châtierait l'auteur. Mais l'heure n'en est plus aux convenances. Et il est évident qu'en échange de la vie d'une princesse royale, on peut se montrer exigeant !...

Réduit à vider jusqu'au fond la coupe de lie que lui tend un valet devenu son complice, il se contente de répondre :

— Tu feras arrêter ce soir la princesse Kathryn et tu la mettras sous les verrous, dans la chambre haute de la courtine.

Gisborne est résolu à garder l'avantage des décisions à prendre. Il réplique :

— Le duc y est déjà enfermé ; il est préférable d'isoler la princesse dans les hourds de l'échauguette.

— Ils sont en bois, observe le prince.

— Justement, répond le shérif qui a son idée.

Jean, de plus en plus perdu dans ses noires songeries, ne l'a même pas entendu. Un autre souci l'occupe, celui de la défense de la forteresse. Il ignore tout des forces qui l'attaqueront !

— Quelle armée Richard a-t-il à sa disposition, demande-t-il ?

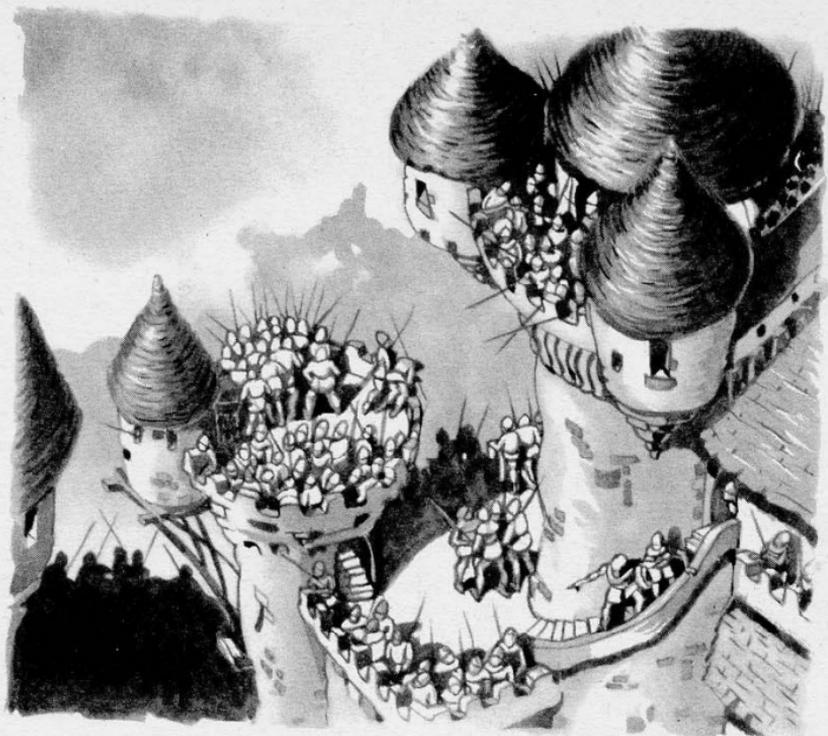
— Je ne sais pas ! avoue Gisborne.

— Naturellement ! j'aurais dû le prévoir et il était inutile de te poser cette question.

— Je vais me renseigner ! répond précipitamment le shérif, heureux de ce prétexte qui lui permet de se retirer sans trop de dommage d'une dangereuse entrevue.

Le prince le chasse d'un geste excédé ; et, seul, accoudé à la fenêtre qui s'ouvre sur la vaste plaine étendue au pied de la colline, il considère d'un regard morne l'espace vide par où le châtiment va venir.





12

OÙ FRÈRE TUCK S'EN DONNE A CŒUR JOIE,
ET ROBIN PARLE A CŒUR OUVERT

LES défenseurs du château d'Ashby, refoulés autour du donjon central et derrière les créneaux du chemin de ronde intérieur, sentaient leur résistance faiblir et ne combattaient

plus que dans un suprême effort de désespoir.

Depuis deux jours, le roi Richard, à la tête de ses troupes et, sur l'autre versant de la colline, Robin de Locksley avec les siennes, assiégeaient la place-forte où Jean s'était réfugié avec ses partisans qui, jouant le tout pour le tout, sachant que leur vie dépendait uniquement de leur victoire, combattaient avec fureur.

Mais l'ardeur était la même chez leurs adversaires, soutenus en outre par la légitimité de leur cause et le sentiment de leur devoir. Les puissants engins accumulés au-dessus des remparts semblaient invincibles et permettaient de soutenir avantageusement un long siège. Les attaquants étaient assez pauvrement armés. Mais ils avaient la foi, cette foi qui, dit-on, soulève les montagnes et qui, en la circonstance, renversait les murailles mieux que les béliers et les mangonneaux.

La tâche était rude cependant. Des projectiles sans nombre pleuvaient sur les assaillants, boulets de granit, mitrailles de cailloux, masses incendiaires, jets d'huile bouillante et de plomb fondu, lancés au loin par les trébuchets et les pierrières du haut des courtines et des tours, ou versés par les mâchicoulis, lorsque les échelles s'approchaient des murs. Bien abrités derrière les mantelets de chêne frettés de fer, les assiégés étaient peu vulnérables. Pour un des leurs qui tombait de temps à autre, trans-

percé par quelque trait d'arbalète, ils abattaient vingt ennemis, sous la grêle de leurs coups multipliés. Mais ceux-ci avançaient toujours, irrésistibles comme les vagues d'une marée montante qui, maintenant, commençait à battre le pied du dernier rempart.

C'est du côté investi par Robin et ses hommes que l'avance avait été le plus rapide. Lui-même n'attendait pas l'effet des machines de guerre pour ouvrir les brèches et bondissait à l'escalade de tous les obstacles rencontrés en entraînant à sa suite les plus audacieux de ses compagnons. Parfois il se trouvait ainsi isolé du reste de son armée, entouré de tous côtés par une ruée de combattants furieux, déjà sûrs de leur triomphe. Mais c'est alors qu'il montrait comment il savait lutter, faisant tête à toute une meute, ouvrant devant lui, à grands coups d'épée, un chemin de sang, sabrant des faces, taillant des bras et des épaules, crevant des poitrines, fauchant comme un moissonneur dans un champ d'épis mûrs. Et à côté de lui, sans le quitter d'un pas, frère Tuck, sans autre arme que son gourdin et sa goule poilue de Croquemitaine, plus effrayante que le masque de guerre d'un anthropophage, tapait, tapait, régulier et rythmique comme un jaquemart d'horloge, en comptant à voix haute les coups, qui représentaient autant de crânes fracassés sans recours !

Embusqué derrière une embrasure, au sommet du donjon, le prince Jean regardait avec terreur monter lentement jusqu'à lui cette invasion de fourmis humaines.

Non pas qu'il craignit réellement pour sa personne, sauf par accident. Il était le frère du roi et savait bien qu'à force d'astuce et de perfidie, il finirait par obtenir sa grâce. Mais il voyait en même temps la ruine de ses ambitions, de ses espérances avides, de ses vengeances. Il savait que ses alliés l'abandonneraient, que ses faux amis le trahiraient comme il avait trahi le peuple confié à sa garde. Et il en voulait à tous ceux qui lui avaient résisté, et n'avaient pas voulu le suivre au temps de sa splendeur, connaissant le secret de ses infamies.

Mais surtout, à l'approche du dénouement, il avait une notion plus juste de ses crimes et sentait qu'il était trop tard pour s'en repentir.

Croyant se rendre plus favorable le jugement de ceux qui lui en demanderaient compte, il commençait à comprendre qu'il avait agi au contraire de ses intérêts, en écoutant les mauvais conseillers.

L'emprisonnement du duc Athelstane lui paraissait maintenant une faute, celui de la princesse Kathryn un inexpiable forfait. Bien loin de lui servir d'otages, c'est-à-dire, indirectement, de défenseurs, ces deux innocents ne seraient pour lui que des accusateurs terribles, capables de prendre



leur revanche en exigeant sa propre condamnation. Mais comment agir maintenant à leur égard ? Comment obtenir d'eux, sinon leur pardon, du moins leur silence ?...

Leur silence ? Qui donc se tait plus complètement que... ?

Non ! Non ! pas cela !... Ce n'est pas que la pensée

de faire verser le sang innocent l'effraie outre mesure. Mais le sang lui-même parle, quelquefois, et accuse!... Comment pourrait-on s'y prendre pour que les deux témoins disparaissent sans laisser de trace, sans que leurs spectres, à défaut d'eux-mêmes, viennent demander justice aux vengeurs ?

A l'affût derrière les créneaux du donjon, le prince observe la tournure que prend le combat.

Les premières vagues d'assaut déferlent au pied du dernier rempart. Quelques heures, quelques instants peut-être, et ce sera le dénouement de la tragédie. Il faut prendre une décision avant qu'il soit trop tard.

— Gisborne !

Le serviteur ne vaut pas mieux que le maître. Moins, même, parce qu'il n'a, lui, aucune chance de se sauver. Il serait prêt à trancher de sa main le fil de sa misérable vie pour éviter la torture ou la potence si une force, plus violente que le soin de son existence, ne le soutenait, ne le poussait, ne l'exhortait à durer quelques instants encore : la haine ! Il l'éprouve pour l'humanité tout entière ; et chaque occasion qu'il trouve de l'assouvir ne fait qu'en redoubler l'ardeur !

A l'ordre qu'il reçoit de rejoindre son maître, il accourt, comme une bête carnassière accourt à l'odeur du sang.

— Kathryn ! murmure Jean, d'une voix que

voile l'horreur et qui voudrait, à la fois, être comprise et ne pas être entendue.

Il n'a pas besoin d'en dire plus. Gisborne a deviné le vœu incertain de son maître, sait lui donner dans sa propre pensée une forme précise. Cela suffit. Tout autre commentaire est inutile. Le serviteur s'incline, disparaît.

Jean, glacé d'une épouvante qui est tombée sur lui comme un manteau de glace, se rapproche de son poste d'observation, regarde...

Il regarde, de l'autre côté de la forteresse, les madriers de chêne qui constituent les hourds échafaudés en encorbellement sur l'échauguette et où la princesse Kathryn est enfermée. Il regarde longtemps, aveugle et insensible à tout ce qui se passe partout ailleurs.

Et voici que, de ces murs de bois, une fumée noire s'élève, s'épaissit, monte en tourbillons, rougit à sa base, d'où bientôt jaillissent des flammes.

Oui, le bon serviteur a compris ! Et l'horreur du maître s'apaise un peu... En somme, il n'a donné lui-même aucun ordre...

La princesse Kathryn fut tout de suite consciente du crime odieux dont elle allait être l'innocente victime.

Toute sa jeunesse révoltée s'insurgea d'abord, se débattit désespérément dans un appel suprême à la vie.

Puis, comprenant bien vite la vanité de toute défense contre l'inévitable, elle se résigna, et, recueillie dans sa pensée, se soumit au sacrifice.

Mais déjà les langues de feu s'allongeaient jusqu'à l'étroite ouverture par où le jour pénétrait dans sa cellule. La chaleur devenait insoutenable. Les énormes poutres dont étaient faits les murs, charbonnaient intérieurement sous le mince enduit d'argile qui les recouvrait et qui craquait de toutes parts. Plus atroce que de périr au cœur de l'incendie, allait être d'étouffer dans l'atmosphère embrasée d'un four...

La jeune fille éperdue courut à l'une des étroites meurtrières pour y chercher un dernier souffle d'air. Et l'air qu'elle respira était chargé d'étincelles. Elle cria d'épouvante ! Faible cri, dans la formidable clameur de la bataille...

Mais n'arrive-t-il pas quelquefois, au marin qui lutte dans la tempête, de percevoir le cri de l'oiseau d'orage, égaré comme lui dans la fureur des éléments ?... Quelqu'un en ce moment luttait au plus fort de la mêlée. Tout de même il l'entendit !

Si alors Kathryn avait pu se pencher et regarder hors de sa prison, elle aurait aperçu, entre deux tourbillons de flammes, un homme qui grimpait au mur en s'y accrochant des pieds et des ongles, se rapprochait, disparaissait un moment dans un remous flamboyant, reparaisait, les cheveux roussis, habillé



Comme un voleur emporte son trésor... (p. 159.)

de haillons fumants, se hissait à hauteur du créneau, l'enjambait, s'enfonçait sous une galerie, devenait invisible...

Invisible jusqu'au moment où, armé d'une énorme hache d'armes conquise on ne sait où, il attaquait la porte de la geôle, en faisait sauter les pentures rougies à blanc, en arrachait les serrures, en défonçait les ais de chêne, se ruait dans l'étroit asile, empoignait la prisonnière, l'emportait comme un voleur emporte son trésor...

Elle avait eu le temps de reconnaître Robin de Locksley, avant de s'évanouir...

— C'est à toi et à ta bande de loups que revient le succès de l'affaire, ce qui est déjà bien, mais surtout l'honneur, ce qui est mieux encore ! déclarait à Robin, quelques jours après le combat, le roi Richard. Que puis-je faire pour m'acquitter de la dette que j'ai contractée, et que l'Angleterre, en ma personne, a contractée, envers eux et toi ?

— Il n'y a pas lieu d'en parler, répondit le jeune homme. Nous n'avons eu qu'à exécuter vos ordres, Sire. Tous vos soldats en ont fait autant.

— Est-ce par mon ordre que tu as sauvé Kathryn, pendant que ton épouvantail vivant, ton frère Tuck, comme tu l'appelles, délivrait Althestane ? Est-ce par mon ordre qu'à moins d'une douzaine vous avez enlevé le dernier bastion où se défendaient

comme des loups enragés plus de cinquante barons qui étaient peut-être des traîtres, mais sûrement de formidables guerriers, dignes d'une meilleure cause ? Est-ce par mon ordre que tu as failli tomber dans le plus lâche et le plus cruel des pièges pour aller cueillir dans le terrier où il se cachait ce cafard de Gisborne et l'apporter tout vif à ceux qui vont le juger, comme une chatte apporte une souris à ses chatons ? Est-ce par mon ordre que...

— Si ce n'est par votre ordre, Sire, interrompit Robin pour mettre fin à cette énumération qui avait toutes les raisons d'être interminable ; si ce n'est par votre ordre, c'est par amour de notre roi. L'obligation reste pour nous la même. Et nous n'avons rien fait d'autre qu'obéir !

Richard Cœur-de-Lion considéra longuement celui qui se montrait rebelle même envers celui qui ne voulait que son bonheur.

— Dure tête saxonne ! gronda-t-il enfin, me feras-tu l'honneur de me répondre ? Je t'ai demandé ce qui te ferait le plus de plaisir ? Tu es comte, veux-tu être duc ? Tes gens sont pauvres, veux-tu que je les fasse riches ? Vos toits sont la voûte des feuillages, sinon celle du ciel, voulez-vous des palais ?... Eh bien ! parle donc !

— J'obéis encore, dit l'outlaw, d'une voix presque timide. Et puisque vous l'exigez, Sire, c'est une grâce que je me permettrai d'implorer de votre



— Si tel est le bon vouloir de Votre Majesté... (p. 163.)

générosité, pour mes compagnons, comme pour moi-même...

— Une grâce, mais oui, bien sûr ! Tout ce que tu voudras, je te l'ai dit... Quelle grâce donc ?

Robin des Bois demeura un moment sans répondre parce qu'il se doutait bien que sa réponse n'allait pas être absolument celle qu'attendait son maître. En même temps, il regardait de biais l'énorme poing royal, en se rappelant que ce poing fermé était un argument dont Richard Cœur-de-Lion se servait volontiers lorsque ses paroles n'arrivaient pas à convaincre...

Mais, comme le roi venait de le dire, il avait une dure tête saxonne ! Et puis on lui demandait ce qu'il voulait, et il ne voulait qu'une chose...

Il se décida, et répéta, en reculant un peu et en se protégeant le visage de son coude levé, comme un enfant qui craint une taloche :

— Quelle grâce, Sire, pour les miens et moi ?...

Nous en retourner tous ensemble à Sherwood, et continuer d'y vivre libres, si tel est le bon vouloir de Votre très auguste Majesté !...



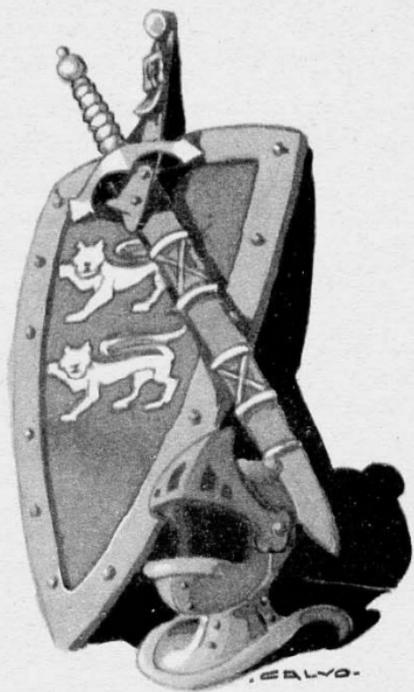


TABLE DES CHAPITRES

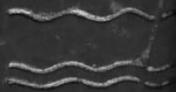
	Page
Chapitre 1 – Où l'on voit Robin des Bois en difficultés avec le shérif de Nottingham	7
« 2 – « ... Mais quelqu'un troubla la fête, pendant qu'ils étaient en train. »	21
« 3 – Où l'étiquette des Cours et l'ordonnance des tables sont en même temps bouleversées . .	33
« 4 – Dans lequel Gisborne imagine, avec une subtilité dont il se flatte, le piège insidieux où doit tomber son ennemi	47
« 5 – Où le shérif commence par se frotter les mains en se croyant vainqueur et finit par se frotter les yeux en se demandant s'il rêve.	59
« 6 – Où il est démontré qu'un agneau est le meilleur appât pour prendre un loup.	77
« 7 – Où l'on trouvera une variante au proverbe : « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. »	95
« 8 – Au cours duquel Gisborne reçoit un accueil si chaleureux qu'il lui préférerait une volée de bois vert.	105
« 9 – Où Robin des Bois s'efforce de surclasser David, qui n'avait en somme vaincu que Goliath.	117
« 10 – Un poing qui poigne, une main qui étreint, une flèche qui vole... Et cela suffit ! . . .	131
« 11 – Où Gisborne prévoit tout, sauf peut-être ce qui arrivera.	141
« 12 – Où Frère Tuck s'en donne à cœur joie, et Robin parle à cœur ouvert	149

Ce livre
ROBIN DES BOIS
adapté par R. THÉVENIN
Illustré par CALVO.
est le onzième de la collection "ROUGE & OR"



Il a été achevé d'imprimer
en Juin 1948
pour les ÉDITIONS G. P. à Paris
sur les presses de la PHOTOLITH
Photogravure Clichés-Union







ROBIN
DES
BOIS



—

ROBIN
DES
BOIS

G
R
P
★

